

BULLETIN SALESIEN

Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5).

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS de Sales).



Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-les sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

DA MIHI ANIMAS CÆTERA TOLLE

Nice, Place d'Armes, 1. — Marseille, rue des Princes, 78. — Lille, rue Notre-Dame, 288

Paris, rue Boyer, 28, (Ménilmontant). — Dinan, 28, rue Beaumanoir.

XIX^e ANNÉE — N^o 2

Paraît une fois par mois.

FÉVRIER 1897

Dos Améliorations

En recevant le numéro de janvier 1897, nos chers lecteurs ont pu s'apercevoir que le *Bulletin* paraîtra désormais sous une couverture dont le dessin a été remanié de la façon la plus heureuse.

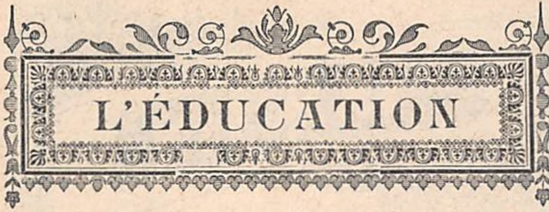
Ce mois-ci, nous inaugurons à l'intérieur des titres ornés dont la série se complétera peu à peu.

Enfin, nous aurons à cœur d'augmenter le nombre des illustrations qui commentent le texte, et lui donnent un cachet plus accentué d'actualité salésienne.

La nouvelle disposition de la couverture contient plus d'un enseignement.

La Vierge Auxiliatrice, Patronne de nos Œuvres et Mère à un titre très particulier de toute âme salésienne, saint François de Sales, Patriarche de notre Pieuse Société, les Missions lointaines — où la moisson est abondante et les ouvriers peu nombreux, — dit le texte latin, les métiers, les sciences et les arts enseignés dans nos Oratoires, tout autant de sujets que l'artiste a traités avec amour et disposés avec une préoccupation filiale. Il en est résulté un ensemble dont la surnaturelle harmonie se révèle du premier coup à toute âme tant soit peu initiée aux choses salésiennes. La place même assignée à notre bien-aimé Père Don Bosco dans ce dessin est un hommage aux sentiments de sa vie entière, et comme l'écho d'une parole qu'il aimait à redire avec un accent profondément ému, où la gratitude le disputait à l'humilité : *C'est Marie Auxiliatrice qui opère par Don Bosco : sans Elle Don Bosco serait un prêtre ignoré, enseveli dans la dernière paroisse du Piémont.* » Aussi la Vierge Auxiliatrice devait-Elle dominer ce dessin comme Elle protège nos Œuvres, de tout son pouvoir céleste, de toute sa maternelle tendresse. Mais à ses pieds et comme portant le poids des entreprises de salut de la famille salésienne, Don Bosco dit à ses fils et à ses chers Coopérateurs : *Donnez-moi des âmes, le reste je n'en veux point.* »

Avec l'aide de Dieu et la protection de la Vierge qui est le Secours des chrétiens, nous donnerons à Don Bosco des âmes, les nôtres d'abord, et puis toutes celles que Jésus Roi des âmes daignera nous demander. Nous écouterons ainsi la voix de son Sang et aurons la joie de consoler son Cœur Sacré.



L'ÉDUCATION

AUTORITÉS ILLUSTRÉS

L'HOMME est incliné au mal dès l'âge le plus tendre; dès ses premières années, l'enfant est en possession de pratiquer le bien ou de commettre le mal; enfin les habitudes prises au début de la vie sont très difficiles à déraciner. La raison prescrit par conséquent d'aider l'enfant à dominer ses inclinations perverses, de l'exciter à faire le bien et à fuir le mal, de l'encourager à acquérir de bonnes habitudes, précisément alors que, tout jeune encore, rien ne lui manque pour prendre le pli qu'on veut lui donner. Ce sont là les conclusions que nous avons tirées au cours des articles précédents, (1) touchant le sujet capital dont nous nous occupons: l'éducation.

L'enfant est vraiment une terre où Dieu a jeté le germe précieux des vertus. Ce germe, que de fois ne le voyons-nous pas étouffé ou retardé dans son développement par l'ivraie que l'homme ennemi va semant sans cesse dans le champ du Père de famille! Il est donc indispensable qu'une bonne éducation vienne de bonne heure arracher avec précaution mais vigilance les herbes parasites dont il s'agit, afin que la bonne semence puisse germer librement, croître et fournir un jour une moisson de saintes œuvres.

Cette vérité, les hommes les plus remarquables de tous les temps l'ont reconnue et prêchée par la parole et par l'exemple, en affirmant que la jeunesse

(1) Voir *Bulletin* de février, juillet et septembre 1896.

doit être formée au bien dès l'âge le plus tendre, en travaillant aussi à cette œuvre des œuvres.

Voici quelques-uns des témoignages illustres que nous fournit l'antiquité entière, et païenne et chrétienne.

Plutarque, narrant la vie de Lycurgue, écrit: « De même que les organes des enfants doivent, dès les premiers jours, être soignés et dirigés de façon à obtenir un développement régulier sans crainte de déviation, ainsi est-il nécessaire de s'appliquer, dès leur jeune âge, à former leurs mœurs avec toute la rectitude et la perfection possibles. O'est que cette petite nature, tendre encore, est facile à plier; c'est que les bonnes habitudes pénètrent plus profondément dans les âmes d'enfants. Au contraire, il est souverainement difficile de plier ce qui a déjà pris une certaine consistance. De même donc qu'un sceau se grave dans la cire molle, ainsi l'enseignement s'imprime dans l'esprit du petit enfant. »

Dans son *Traité de l'éducation des enfants*, le même auteur païen affirme que la source, la racine de toute bonté, de tout sentiment honnête, n'est autre qu'une éducation saine donnée à temps. Il explique cette affirmation en rappelant que l'agriculteur habile, en donnant des tuteurs aux jeunes arbustes pour les faire pousser droit, apprend aux éducateurs dignes de ce nom à entourer leurs jeunes élèves de bons avertissements et de préceptes salutaires, en vue de former leurs mœurs à la vertu.

Le témoignage des écrivains chrétiens n'est pas moins imposant ni moins précis. Saint Clément d'Alexandrie recourt, pour exprimer la vérité qui nous occupe, à une comparaison parfaitement appropriée: « Le lait que nous donne notre nourrice est ce qui compose la chair de notre corps; c'est en effet la substance même de la nourrice qui se répartit, dans

l'ossature d'un enfant, dans ses veines, dans ses artères, dans ses intestins, dans tous ses membres et dans tous ses organes. Or, on peut affirmer exactement la même chose à propos de l'éducation de l'enfance. Toutes les inclinations de l'homme, ses mœurs, ses vertus, en un mot tous les biens qui constituent le patrimoine de sa vie entière, sont le fruit de l'enseignement sage et de la bonne éducation, qui ont mis un frein aux bouillantes ardeurs de sa jeunesse. »

Saint Basile écrit à son tour: « L'adolescence est comme une cire molle, qui reçoit facilement et conserve la forme qu'on veut lui donner, qui cède aussi sans résistance. Hâtons-nous donc, dès les premiers jours, d'imprimer dans cette cire l'empreinte de la vertu, en exerçant l'enfant à pratiquer le bien sous toutes ses formes. »

Saint Jérôme enseigne tout à fait la même chose en des termes non moins significatifs. « L'enfant, dit-il, reçoit de la nature un je ne sais quoi de flexible, qui le rend susceptible d'être formé et de se laisser manier au gré de la volonté qui doit agir sur lui par l'instruction. Il convient donc de former l'enfant à la pratique du bien dès son jeune âge, et tandis que sa jeune âme peut facilement être dirigée. » Insistant sur ce point, il ajoute: « C'est au prix de beaucoup d'efforts que l'on déracine les semences jetées dans une âme d'enfant durant les années de formation. Le vase à peine sec où l'on a mis une liqueur odorante en garde longtemps la saveur et le parfum. Le ruisseau minuscule creusé par un doigt livre cependant à l'eau un passage obligé. L'âme délicate et tendre de l'enfant se pliera comme vous le voudrez: elle vous suivra où vous la guiderez, »

Les graves paroles du célèbre père Paul Segneri, S. J., le Bourdaloue italien, ne sont ni moins autorisées ni moins intéressantes. Ce prince des orateurs de la Péninsule, qui fut aussi un des maî-

tres de la jeunesse les plus experts de son temps, écrit dans son *Chrétien Instruit*: « Le premier âge des enfants peut être comparé à une pierre brute, prête à recevoir la forme du vice ou de la vertu, selon que le décideront les premiers coups de ciseau; et l'autorité naturelle dont les parents sont revêtus à l'égard de leurs enfants, fait que les exhortations que ces derniers entendent et les exemples dont ils sont témoins exercent sur eux une puissance indéniable pour le bien ou pour le mal. Il importe donc de commencer de bonne heure avant que la pierre, encore friable, ne soit durcie; la raison en est que la facilité avec laquelle on agit sur l'enfance au début de la vie est la mesure exacte de la difficulté qu'on éprouve à lui faire du bien dans un âge avancé. »

Le témoignage de ces maîtres illustres produira certainement sur nos chers lecteurs l'impression que nous devons souhaiter. Ils se mettront donc, avec plus de conscience encore, à entourer des sollicitudes les plus délicates et les plus éclairées les enfants que la divine Providence leur a confiés; ils s'attacheront à leur donner, dès l'âge le plus tendre, une solide éducation chrétienne; ils les aideront à pratiquer le bien et à fuir le mal; ils veilleront sans relâche sur eux afin de les préserver de toute mauvaise habitude. Grâce à ces précautions de dévoûment, ils auront la joie de voir leurs enfants devenir la consolation de la famille et l'honneur de la société, tout en marchant vers le but où, de par la bonté divine, nous devons tendre tous, afin d'arriver au ciel.





Les Salésiens à Romans

LE mois dernier nous avons annoncé à nos chers lecteurs que les fils de Don Bosco allaient prendre à Romans la direction d'un Patronage déjà fondé. Nous sommes heureux de dire ce mois-ci dans quelles circonstances consolantes a eu lieu la remise solennelle aux Salésiens de cette Œuvre importante.

Au cours des pourparlers, nos vénérés Supérieurs avaient déjà admiré le zèle de nos dévoués Coopérateurs de Romans; mais le jour où les Salésiens ont été mis à la tête du Patronage, ce zèle s'est révélé sous un jour tout nouveau, dépassant tout ce qu'on peut attendre de la foi la plus vive, de la plus délicate charité.

Très au fait de l'histoire de notre Pieuse Société, nos amis de Romans ont tenu à placer leur Patronage sous la protection de la T. S. Vierge en choisissant, pour le remettre aux Salésiens, la fête de l'Immaculée - Conception. Aussi le 7 décembre dernier le personnel salésien arrivait-il, accompagné de Don Albéra, expressément venu de Turin pour représenter notre vénéré Père Don Rua, et de Don Bologne, Inspecteur des Maisons Salésiennes du Midi de la France. Ils furent accueillis avec la plus chrétienne courtoisie par M. Chopin, qui est depuis des années le centre et l'âme de nos Coopérateurs à Romans et dont la prodigieuse activité a fait surgir le Patronage dont nous venons de prendre la direction.

Quand les Salésiens pénétrèrent, vers le soir, dans le local qui leur était destiné, ils eurent le spectacle d'une charité qui les remua jusqu'au fond de l'âme. Un groupe de Coopérateurs et de Coopératrices se disputaient la joie de fournir aux nouveaux venus les objets de première nécessité. Meubles, linge, ustensiles de ménage, ornements d'église, vases sacrés, rien n'avait été oublié.

Un certain nombre de nos bienfaitrices s'étaient

constituées les Marthes vigilantes et empressées de cette demeure, où leur foi recevait Jésus-Christ en la personne de ceux qui viennent Le donner aux âmes d'enfants. Aussi des mains actives ont-elles vite fait de préparer le lit et d'organiser les cellules des Salésiens, d'orner la chapelle et l'autel, d'inaugurer la cuisine avec une compétence dont n'hériterait sûrement point le personnel salésien.... Nous n'essayerions pas de dire par le menu de quelles industries de charité nous avons été témoins.

Le jour de l'Immaculée - Conception, à 9 heures, Don Renat, Directeur du nouvel Oratoire salé-



S. G. Mgr COTTON, évêque de Valence

sien de Romans, célébra dans la chapelle de l'Œuvre une messe à laquelle plusieurs de nos Coopérateurs et Coopératrices eurent à cœur d'assister. Au nom de notre vénéré Supérieur général, Don Albéra leur adressa, avec le tact et l'affectueuse simplicité qui sont le charme de sa parole, quelques mots de remerciements, non sans exprimer la confiance que le zèle ardent de nos bienfaiteurs serait couronné des résultats les plus consolants.

L'après-midi procura aux Salésiens une gracieuse surprise : une visite des Frères Maristes de Bourg-du-Péage qui venaient, avec leurs deux cents élèves et musique en tête, souhaiter la bienvenue à la nouvelle famille religieuse arrivée à Romans.

Le lendemain, 9 décembre, S. G. Mgr Cotton, évêque de Valence, daignait accueillir avec la plus paternelle bonté les fils de Don Bosco, que lui présenta M. Chopin. Sans compter avec un état de santé qui laisse à désirer, le vaillant Prélat voulut bien leur promettre de venir en personne bénir leur habitation. De fait, le 10 décembre, Sa Grandeur arrivait au Patronage vers neuf heures, accompagné de M. le vicaire général Chosson, de M. Allemand, supérieur du Grand-Séminaire, de M. Caillet, curé de Saint-Barnard et de nombreux représentants du clergé séculier et régulier. A dix heures, Don Albéra célébra le saint sacrifice en présence de Mgr l'évêque, du clergé et d'un grand nombre de Coopérateurs et de Coopératrices. A l'issue de cette messe, Mgr Cotton

Monseigneur remercie M. Chopin du zèle qu'il a déployé pour entreprendre et mener à bonne fin ce Patronage, appelé à faire à la jeunesse un bien immense. Il se dit heureux de pouvoir ouvrir les portes de son diocèse aux fils de Don Bosco, qu'il s'honore d'avoir connu, de ce prêtre appelé à juste titre le saint Vincent-de-Paul des temps modernes. Il sait que partout où les fils de Don Bosco fondent un de leurs Établissements, ils opèrent le bien, parce que l'ombre de Don Bosco les couvre, ou plutôt que l'esprit de Don Bosco plane au-dessus de leur toit, habite leur demeure. Aussi pense-t-il avec complaisance aux enfants que le zèle des Salésiens arrachera au vice et formera à la vertu. Rappelant le mot célèbre prononcé dans les murs de Romans: *Le cléricalisme, voilà l'en-*



VUE DE ROMANS.

parcourut toute la maison pour en faire la bénédiction rituelle qui est le gage des bénédictions d'En-Haut.

A midi, un repas de famille réunissait autour de Monseigneur et dans la salle des fêtes de l'Établissement une quarantaine de convives, ecclésiastiques et laïques. Au moment des toasts, M. Chopin trouva les termes les plus délicats pour remercier les Salésiens d'être venus prendre la direction du Patronage, et Sa Grandeur d'avoir daigné venir en personne bénir leur demeure. Après avoir dit avec quelle joie les fils voient au milieu d'eux le Père de leurs âmes, il donne aux Salésiens l'assurance qu'ils auront en chacun des assistants un ami et un protecteur de leurs Œuvres.

Mgr Cotton prend alors la parole. Dès les premiers mots ses auditeurs constatent avec bonheur que ni l'âge, ni de longues souffrances n'ont pu diminuer l'orateur dont la chaude et vigoureuse éloquence est toujours une fête cordiale pour les âmes.

nemi! Monseigneur ajoute avec force: « On a calomnié la ville de Romans: l'accueil que l'on y a fait aux Salésiens atteste, au contraire, combien le clergé y est aimé. L'influence qu'ils exerceront sur la jeunesse, changera ce triste mot en cet autre: *Le cléricalisme, voilà l'ami* »!

Don Albéra, prenant alors la parole au nom du Supérieur général des Salésiens, rappelle la ligne de conduite que tenait Don Bosco pour chacune de ses fondations: il s'adressait à ceux que l'*Esprit-Saint a établis évêques pour gouverner l'Église de Dieu.* (1). Pour lui, la parole de l'Évêque était la manifestation de la volonté de Dieu. Qu'aurait dit Don Bosco de la fondation de Romans? Ici, non seulement l'Évêque consent à recevoir les Salésiens dans son diocèse, mais il veut bien les accueillir à bras ouverts; et sa santé chancelante ne l'empêche pas de venir leur apporter ses plus précieuses et ses plus abondantes bénédictions.

Il faut voir dans cette bonté un heureux pré-

(1) Spiritus Sanctus posuit episcopos regere Ecclesiam Dei. (Act. XX, 28.)

sage du bien que les Salésiens ont l'espoir d'opérer à Romans. Aussi importe-t-il souverainement que ce Patronage soit tout à fait la chose de Mgr de Valence : Don Albéra prie donc Monseigneur de vouloir bien permettre que cette Œuvre reçoive le vocable de Saint-Charles-Borromée, ce qui la placera sous le patronage d'un Saint dont le pieux et vaillant évêque de Valence porte si dignement le nom. Sa Grandeur remercie de cette attention si délicatement surnaturelle, mais préfère voir le Patronage dédié à saint Hippolyte, patron de M. Chopin, qui a été le principal instrument de la Providence dans la création de cette Œuvre.

Le représentant de notre vénéré Père Don Rua adresse ensuite au clergé de Romans, aux Coopérateurs et aux Coopératrices, quelques mots empreints de la plus vive gratitude, en leur donnant l'assurance que le concours par eux promis aux entreprises salésiennes est estimé à sa juste valeur par les Salésiens, qui se permettent d'y compter dans la plus large mesure. Si les fils de Don Bosco peuvent réussir à faire un peu de bien à la jeunesse de Romans, le mérite principal en reviendra aux bienfaiteurs qui leur en auront procuré les moyens.

Pendant que l'on achève de porter les toasts si chrétiens dont nous venons de donner une idée à nos lecteurs, la salle des fêtes se remplit peu à peu : on voit s'y presser l'élite de la population et les élèves des écoles que dirigent avec le plus intelligent dévouement les éducateurs admirables donnés à l'Église par le bienheureux J-B. de la Salle. Leurs élèves exécutent avec une véritable perfection plusieurs chants, et M. Chopin fait ensuite un exposé charmant des Œuvres salésiennes.

Un fils de Don Bosco n'aurait certes point réussi à dire mieux, avec plus d'exactitude et de clarté. L'orateur parla longuement des Patronages du dimanche, Œuvre que les Salésiens sont appelés à faire à Romans.

De nouveau, Sa Grandeur répond avec cette éloquence cordiale dont les accents découragent la plume qui essaie de les redire. Mgr Cotton se réjouit encore une fois de posséder dans son diocèse les fils de Don Bosco, et leur promet son appui le plus entier. Il recommande aux Coopérateurs

de Romans de propager de plus en plus cette providentielle Association des Bienfaiteurs de Don Bosco, et d'aider efficacement les Salésiens à atteindre le but qu'il poursuivent. Appliquant ensuite aux Coopérateurs les paroles que Samuel adressait aux Bethléemites au moment où il allait sacrer David roi du peuple de Dieu, Sa Grandeur, à l'instar du prophète, les invita à gravir la Montagne Sainte du sacrifice et à s'immoler dans l'exercice de la charité, comme les Salésiens s'immolent dans l'exercice de leur apostolat. Et afin



M. H. CHOPIN, fondateur du Patronage.

que le Seigneur confirme ces résolutions, Mgr de Valence appelle sur la nombreuse assemblée les meilleures bénédictions.

Nos chers Coopérateurs, enthousiasmés de la bonté toute paternelle de leur Évêque, ont emporté de cette fête la consolante et douce espérance que les Salésiens feront du bien à la jeunesse. Nous croyons inutile d'ajouter que Romans bénit la famille Chopin d'avoir appelé les fils de Don Bosco.





SOMMAIRE. — Conséquence du progrès. — Rueil. — Les projections. — Veillée des soldats de Dieu. — Saint Nicolas. — Sur la côte d'azur. — Une royale visitense. [— Le Patronage de Lille. — A Saint-Léon.

Les progrès consolants de nos Œuvres en France ont déterminé le Successeur de Don Bosco à répartir entre deux Inspecteurs la responsabilité de nos vingt Maisons actuellement existantes. La région du Midi, qui comprend la fondation naissante de Romans, est restée sous l'autorité de Don Joseph Bologne, en résidence à l'Oratoire Saint-Léon de Marseille. L'Inspection de nos Œuvres du Nord et de nos trois Établissements de Belgique a été confiée à Don Joseph Ronchail, jusqu'ici Directeur de l'Oratoire salésien de Paris-Ménilmontant, où il continuera de résider. Il a été remplacé à la tête de notre Maison de Paris par Don Léon Beissière, précédemment Économé, et qui est une des premières pierres de la fondation salésienne de la capitale. Nous n'avons pas à présenter autrement ces deux religieux à nos amis de Paris et de la région ; ils savent tous que le choix de nos Supérieurs ne pouvait pourvoir plus efficacement aux besoins de nos Œuvres de cette partie de la moisson salésienne.

Vers la fin d'octobre, Don Ronchail a inauguré sa nouvelle charge en ouvrant à **Rueil**, près Suresnes, une Maison destinée à la formation du personnel salésien de l'Inspection du Nord. Don Ronchail célébra la sainte Messe, durant laquelle les enfants exécutèrent quelques motets. Madame la marquise de Maubou, la bienfaitrice insigne qui s'est dépouillée de cette villa en faveur des fils de Don Bosco, assistait, avec plusieurs de nos meilleures Coopératrices, à cette fête intime. En attendant une organisation définitive, les élèves de troisième de Ménilmontant sont venus chercher, à Rueil, dans le calme et à l'air pur de la campagne, un regain de vigueur dont leurs études ne manqueront pas de bénéficier.

Quelques jours après, un excellent vicaire de Belleville, M. l'abbé Crestey, eut l'amabilité de donner à l'**Oratoire de Ménilmontant** une séance de projections de tous points réussie. La Turquie d'Europe et la Rus-

sie défilent sous les yeux ravis de notre petit monde, qui goûte vivement la très intéressante explication orale. La série de tableaux sur la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ a procuré à l'assemblée enfantine les plus pieuses émotions.

L'*Adoration perpétuelle* à Notre-Dame de la Croix, de Ménilmontant, a apporté aux grands de l'Oratoire une consolation qu'ils estiment à sa valeur surnaturelle : on leur a accordé de passer, durant la nuit, une heure devant le Saint Sacrement.

Le jour de la clôture, le zélé curé de cette populeuse paroisse, M. l'abbé Blériot, voulut bien inviter un hôte des Salésiens, S. G. Mgr Corréa-Néry, évêque du Brésil, à porter le Saint-Sacrement à la procession.

* * *

Dans la région du Nord, en Belgique et en d'autres pays encore, *Saint Nicolas* est le meilleur des saints, le plus bienfaisant, le plus aimable, celui qui s'entend entre tous à faire les plus agréables surprises aux enfants. Aussi est-ce le Saint que l'on invoque avec l'enthousiasme le plus vrai, sinon le plus désintéressé. L'Orphelinat de D. Bosco à **Lille** a eu des preuves indéniables et tout à fait *substantielles* de la protection de saint Nicolas, qui avait délégué un de nos bienfaiteurs pour le remplacer au N° 288 de la rue Notre-Dame. Nos enfants ont été traités en hommes. Aussi, au lieu de friandises, leur a-t-on servi un solide repas, qui a été un véritable festin. L'Économé avait reçu l'injonction formelle de ne point l'être ce jour-là, surtout en fait de biftecks aux pommes. Dans la soirée les jeunes invités purent donner à leurs bienfaiteurs un acompte de reconnaissance en prenant une part active à un superbe cortège organisé au Palais Rameau au profit des pauvres par un Comité de grands industriels, dont fait partie le délégué de saint Nicolas.

Le *Jubilé de Reims* a été célébré avec la solennité qu'il comporte. Les 21, 22, et 23 décembre. M. M. les abbés Salembier et Marais, du clergé de la paroisse Saint-Pierre et Saint-Paul, donnèrent les sermons avec un grand succès d'édification.

L'*Arbre de Noël* clôtura joyeusement le jour de la solennité. Nous ne parlerons point des splendeurs d'une Crèche artistique, d'une distribution de récompenses faite aux élèves dont la bonne conduite et l'application méritent d'être encouragées.

La fête de l'Immaculée-Conception a été rehaussée par la présence du nouvel Inspecteur du Nord, Don Ronchail. Un de nos amis de la première heure, dont le dévouement ne cesse de se manifester, le R. P. Braun, S. J., prononça le discours d'usage, à la grande joie de la communauté et avec le

plus grand profit pour les âmes. Avant le salut du Saint Sacrement, Don Ronchail bénit solennellement une très belle bannière de l'Association de Saint-Joseph.

La nombreuse assistance que l'on avait constatée aux offices de la journée se retrouva au grand complet à la séance récréative, dont la maîtresse pièce fut la représentation d'un drame fécond en émotions religieuses et patriotiques: *Les zouaves pontificaux à Patay*.

Quelques jours auparavant, le *Patronage de l'Ange Gardien* avait distribué aux enfants les plus assidus des prix choisis avec un sens éminemment pratique. Don Ange Bologne, Directeur de l'Internat, présidait. Un enfant le remercie de la sollicitude pour le Patronage. D. Bologne répond paternellement et promet à cette œuvre de salut tout son appui. Un programme composé avec goût offre aux invités toute une série de réjouissances, auxquelles la musique de l'Oratoire prête un charme de plus. Cette petite fête marquera pour ce Patronage une accroissement d'action surnaturelle.

Sur la côte d'azur la Noël est moins froide au dehors et tout aussi ardente dans les cœurs. Le Patronage salésien de la Cité Montéty à **Toulon** est là pour nous donner raison. Des enfants très nombreux, apprentis et écoliers de la ville, fréquentent ce Patronage avec la plus consolante assiduité, au point que sur deux cent-vingt réunions, beaucoup d'entre eux ont eu deux cents présences. Aussi l'exécution de messes en plain-chant et même en musique, l'organisation d'une fanfare ont-elles augmenté en peu de temps les attractions du Patronage. Il va de soi que des représentations théâtrales particulièrement agréables empêchent la monotonie de planter sa tente dans la Cité Montéty.

La fête de l'Immaculée-Conception a réuni les attraites pieux et les divertissements honnêtes de toute solennité salésienne. De nombreuses communions, des vêpres harmonisées, la gravité recueillie des vingt-huit enfants de chœur alignés dans le sanctuaire, tout autant de joies saines et saintement profitables.

Mais la Messe de minuit, entreprise toujours délicate dans un Patronage, a été l'allégresse des allégresses. Après avoir passé toute la journée avec les Salésiens, ces chers enfants revinrent les trouver dès 7 h. 1/2 du soir. Des répétitions de chant, l'*Arbre de Noël* et les confessions occupèrent le mieux du monde la veillée. Les parents et un certain nombre d'autres personnes habituées de notre chapelle prirent part à cette fête, qui fut réellement celle de la piété, du recueillement, de la joie la plus douce.

Un réveillon plus que modeste fut servi aux personnalités plus actives du Patronage: chanteurs, musiciens, enfants de chœur.

Nous souhaitons voir le Patronage salésien de Toulon étendre son action bienfaisante à un nombre toujours plus considérable d'âmes d'enfants. Le zèle du clergé et le sens chrétien des familles nous permettent d'espérer la réalisation de ce souhait.

Le 10 décembre dernier, notre Maison de **Nice** a eu l'honneur de recevoir une visite peu ordinaire: S. M. la reine Maria-Pia, douairière du Portugal. Les écoliers étaient en promenade, ce qui ôtait nécessairement au Patronage un de ses éléments d'intérêt. La royale visiteuse voulut bien, sous la conduite de Don Cartier, parcourir tous les ateliers, s'intéresser à tout, et donner plus d'une preuve de l'estime que lui inspirent les Œuvres salésiennes.

Comme plusieurs autres de nos Maisons, celle de **Marseille** voit tous les ans un bel *Arbre de Noël* se couvrir d'une frondaison merveilleuse, au milieu de laquelle nos enfants cueillent des fruits de toute nature. Mme Arthur Beau, une de nos meilleures bienfaitrices, dont la générosité détermine chez un grand nombre de ses connaissances une heureuse contagion de charitables industries, a régulièrement la joie d'offrir à ses petits protégés un arbre de Noël qui a fait, cette année encore, bien des heureux.

Signalons une attention comme le Cœur Sacré du divin Maître en sème souvent dans les cœurs qui sont à Lui. Un incendie avait détruit en grande partie les ornements sacrés que possédait la sacristie de Saint-Léon. Une de nos excellentes Coopératrices a travaillé avec tant d'ardeur et de constance, que les traces de l'accident sont à peu près effacées.

Comment taire qu'une autre personne dévouée à nos Œuvres a donné le gâteau des Rois? Un de nos Supérieurs majeurs, Don Cerruti, a pu jouir de l'allégresse procurée aux enfants de l'Oratoire par les émotions que fait naître la royauté si éphémère de l'Épiphanie. Il a pu voir aussi qu'en dernière analyse tout le monde a eu sa part de gâteau, grâce à la charité des heureux favoris du sort.





ITALIE.

Assemblées régionales de Coopérateurs salésiens.

Nous avons constaté, et non sans une vive reconnaissance, durant les derniers mois de 1896 et le commencement de cette nouvelle année, un renouveau de vie salésienne. De fréquentes et nombreuses réunions de Coopérateurs ont eu lieu et promettent pour l'avenir les plus heureux résultats. Trois de ces assemblées ont été particulièrement remarquables.

Celle de *Parme*, tenue dans notre Maison de Saint-Benoît, pour nos amis des Provinces ecclésiastiques de Parme et de Modène.

Celle d'*Alassio*, en Ligurie, pour les diocèses d'Albenga et de Vintimille, présidée par notre vénéré et savant Don Cerutti, Directeur général des études, qui a prononcé un bref mais éloquent discours de clôture.

Celle de *Faenza*, pour les Coopérateurs des Romagnes.

Un de nos confrères de l'Oratoire de Turin, Don Étienne Trione, Secrétaire général, pour l'Italie, de la Pieuse Association des Coopérateurs salésiens, est allé successivement dans ces diverses assemblées, prêter le concours de sa parole si vivante. Il a eu à cœur de refaire l'histoire du deuxième Congrès des Directeurs diocésains.

La bénédiction que le Saint-Père a daigné envoyer à chacune de ces assemblées fécondera, nous l'espérons, les germes de charité qu'elles ont semés dans les âmes.

PALERME. — Nos Coopérateurs et Marie Auxiliatrice.

Palermo était tout récemment en grande liesse : on y célébrait le vingt-cinquième anniversaire de la prise de possession du siège archiepiscopal par S. É. le cardinal Michel Céléria, des Bénédictins du Mont-Cassin.

Tandis que tous les fidèles se concertent pour manifester au vénérable Pasteur du diocèse leur reconnaissance et leur joie, les Coopérateurs salésiens complotent.... la plus heureuse des surprises. Convoqués par Don Gaëtan Catalanotto, vice-recteur du séminaire diocésain et ami dévoué de nos Œuvres, ils décident de mettre Marie Auxiliatrice de la partie

et de faire en son honneur huit jours de solennités religieuses. L'église choisie pour les réunions est celle du monastère de « *Santa Chiara* » où, l'on a érigé canoniquement l'Archiconfrérie de Marie Auxiliatrice.

Pendant huit jours les solennités ont succédé aux solennités devant une affluence considérable de fidèles. On y a vu successivement S. É. le Cardinal Céléria, Mgr Pennino, vicaire général, et les membres les plus illustres du clergé diocésain. D'éminents orateurs ont tour à tour pris la parole ; les accents enflammés de leur éloquence ont soulevé dans les âmes de vibrantes et saintes émotions.

Toutes ces splendeurs liturgiques et ces nobles accents ont pris fin trop tôt au gré des fidèles, qui répétaient comme les disciples d'Emmaüs : « *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis.* — Notre cœur n'était-il pas tout enflammé d'amour, au milieu de ces fêtes ? » Félicitations sincères et bien méritées à nos Coopérateurs de Palerme.

FRASCATI. — Une paroisse et un séminaire diocésain confiés aux fils de Don Bosco.

Plusieurs de nos confrères sont allés, dans les premiers jours de novembre, prendre la direction du Séminaire de Frascati. Ils auront aussi la charge de la paroisse *du Jésus*.

Cette offre bienveillante est due surtout à Mgr Antoine Antonelli, archiprêtre de la cathédrale, qui est aussi le fondateur de cette Œuvre.

Nous ne saurions d'ailleurs remercier dignement de l'accueil qu'ils ont fait à nos confrères, et S. É. le Cardinal Vanutelli et tout le clergé du diocèse.

Les Salésiens auront à cœur de répondre à l'attente commune et de se dévouer sans compter à l'œuvre qui leur est confiée.

GENZANO. — Une nouvelle fondation salésienne

Quelques jours après l'ouverture du Séminaire de Frascati, nos confrères prenaient possession d'un autre établissement situé dans la même inspection, celle de Rome. Arrivés le vendredi, 6 novembre, ils eurent à cœur d'offrir tout d'abord leurs futurs travaux au Sacré-Cœur de Jésus : cette journée et celle du lendemain ont été exclusivement employées à préparer les voies, surtout par la prière. Aussi les bénédictions du Ciel ne leur ont pas été ménagées. Dès le dimanche deux cents enfants accouraient déjà au Patronage ; et le soir, quand vint l'heure du catéchisme, plus de quatre cents auditeurs répartis en différentes sections suivaient attentivement les explications données par nos scolastiques.



AMÉRIQUE DU SUD

COLOMBIE

La Mission des Plaines Saint-Martin

(Lettre de D. Evasio Rabagliati, Supérieur des Œuvres salésiennes en Colombie).

Bogota, 22 février 1896.

RÉVÉRENDISSIME ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Après une absence d'une vingtaine de jours, je reviens de mon excursion dans les plaines de Saint-Martin. Comme vous le savez (1), mon voyage avait pour but l'établissement définitif d'une Mission dans ces contrées.

Nécessité urgente de cette mission. — Départ des Missionnaires. — Entrée triomphale à Villavencio.

Depuis longtemps déjà on parlait de cette fondation. A plusieurs reprises, notre vénéré Archevêque avait manifesté le désir de nous voir commencer tout de bon. Le manque de personnel et les difficultés de l'entreprise nous ont empêché, quelle que fût notre bonne volonté, d'exaucer plus promptement le pasteur si zélé de ce vaste diocèse.

Le R. P. Joseph de Calasanz Vela, dominicain, avait seul, depuis trente ans, le soin de ces vastes Missions, quand il mourut subitement des suites d'une chute de cheval, dans les montagnes de l'Uribay, le 9 décembre dernier, jour où notre cher Don Unia retournait à Dieu. — Je revenais à peine du département de Santander, où j'étais allé soutenir le projet d'un Lazaret unique pour tous les lépreux de la Colombie. Je vous ai dit (2) l'accueil enthousiaste que j'y ai reçu.

(1) Voir *Bulletin* de janvier 1897.

(2) Voir *Bulletin* de décembre 1896.

Dans la première visite que je fis alors à Mgr l'Archevêque, celui-ci m'exposa l'absolue nécessité de commencer la Mission de Saint-Martin. « Il y a là, me dit-il, plusieurs milliers de catholiques sans le moindre secours religieux; ils sont répartis entre cinq centres de population qui n'ont pas un seul prêtre; des milliers et des milliers de sauvages attendent encore l'heure de la rédemption. Je voudrais bien leur envoyer des prêtres séculiers, mais je n'en ai point et ne puis espérer en avoir. D'autre part, votre Révérendissime Père Don Rua, auquel j'ai proposé cette Mission, l'accepte et me promet d'envoyer trois de vos religieux dès qu'il le pourra. Commencez donc cette œuvre, mon révérend Père: c'est la volonté de Dieu, puisque c'est le désir de vos Supérieurs; Don Bosco, du ciel où il est sûrement, bénira vos efforts. »

Devant de telles instances et des raisons aussi convaincantes, je devais donner une réponse définitive; je n'osais pas d'ailleurs contrister notre vénéré Prélat, en renvoyant notre acceptation jusqu'à l'arrivée du personnel.

Je combinai donc aussitôt, à la grande joie de Mgr l'Archevêque, le plan d'un départ, et, après la célébration du service funèbre annuel pour l'âme de notre bon Père Don Bosco, au lendemain de la Saint-François de Sales, nous partîmes pour les plaines de Saint-Martin, accompagnés des souhaits et des prières de nos confrères et enfants de Bogota. La caravane se composait de cinq Salésiens: trois prêtres, un clerc profès et un coadjuteur.

Dans une lettre publiée par le *Bulletin* de décembre, j'ai raconté tout au long les péripéties d'un voyage en tout semblable effectué par votre serviteur dans un but d'information. Je n'ajouterais rien à ces détails, sinon que malgré la difficulté des chemins nous avons pu atteindre, après trois jours de marche, le bourg de Villavencio, situé sur la lisière des plaines de Saint-Martin. Une soixantaine d'arcs de triomphe, formés de rameaux de branches d'oliviers, de branches de palmiers et d'autres arbres, témoignaient de la joie de cette bonne population qui nous saluait de ses acclamations sympathiques.

Malgré notre bon vouloir, il était écrit que nous causerions un grand ennui à ces braves gens. Villavicencio n'était pas le lieu désigné pour notre première résidence; nous devons nous établir à Saint-Martin, situé à deux journées de marche. Le désir de secourir un plus grand nombre de malheureux avait seul déterminé ce choix. En effet, la Mission confiée aux Salésiens comprend cinq centres de populations; ce sont: Villavicencio, Saint-Jean-de-Arama, Uribé, Jirama et Saint-Martin. Ce dernier, dont le nom est resté aux vastes plaines qui l'entourent sur une longueur de centaines et de milliers de lieues, est de beaucoup préférable au point de vue de la position. En deux jours on peut de là gagner n'importe lequel de ces centres, sauf cependant Uribé, placé à une distance d'environ cinq journées de marche. Saint-Martin offre de plus l'inestimable avantage de se trouver à proximité des tribus indiennes. — Après ces explications, vous comprendrez sans peine que nous ne pouvions céder au désir des habitants de Villavicencio. Notre détermination avait été prise d'ailleurs de concert avec Mgr l'Archevêque, qui l'avait encouragée et bénie.

Pour partir de Villavicencio, nous avions absolument besoin de prendre des montures fraîches; celles qui nous avaient servi jusque là étaient à bout de forces, et leur propriétaire ne consentait à aucun prix à nous les laisser. Il fallait donc en chercher d'autres et de meilleures encore, car le chemin qui nous restait à parcourir était particulièrement difficile et dangereux. Il s'agissait en effet de traverser une dizaine de fleuves ou rivières dont plusieurs étaient en pleine crue, bien que nous fussions en été. D'autre part, la route est toujours boueuse parce que ni le soleil ni le vent ne s'y hasardent jamais. Aussi pour peu qu'il pleuve, le trajet est non seulement très difficile, mais plein de risques. Sachant tout cela pour avoir fait cette route l'année précédente, j'insistai auprès des autorités et des particuliers afin d'avoir des bêtes solides et sûres; mais après avoir dépensé deux jours en recherches infructueuses je compris que je perdais mon temps. Tous, absolument tous m'opposaient une fin de non-recevoir.

Que se passait-il donc? Était-ce hostilité à notre égard? — Je ne le pense pas; c'était plutôt le désir de nous obliger à nous établir dans ce bourg. Les autorités civiles nous en avaient fait la demande au nom de la population toute entière. Malheureusement, cette agglomération, la plus nombreuse de toute la province, et siège du pouvoir administratif, est dépourvue d'église, depuis l'incendie dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre. Et comment obtenir des résultats sérieux de conversion dans un pays sans église? où rassembler le peuple pour les offices et les prédications? Vous me di-

rez peut-être que Villavicencio possède une chapelle. Oui: mais peut-on mettre en ligne de compte une salle trop étroite, plus misérable encore et si mal aménagée pour le culte! D'ailleurs, une trentaine de personnes au plus y trouveraient place, et ce centre compte plus de trois mille habitants! Il est vrai que l'on a commencé l'église paroissiale, mais faute de ressources pécuniaires on a dû arrêter les travaux, et probablement cette entreprise restera longtemps suspendue.

Que pouvions-nous faire dans de telles conditions, sinon prier les autorités de nous laisser établir à Saint-Martin?

J'insistai donc pour qu'on nous laissât partir. Mais quand il s'agit de s'en aller, en dépit des demandes réitérées par nous faites soit à l'administration soit aux particuliers, nous ne pûmes trouver aucune bête à louer, même en offrant de fortes sommes d'argent. Je compris la manœuvre. Il était absolument inutile d'insister davantage, car jusqu'alors nous n'avions même pas obtenu qu'on nous louât une rosse quelconque. Pauvres gens, qui croyaient nous retenir malgré nous! « Les Salésiens, se disaient-ils, ne veulent pas rester de leur propre gré, ils resteront par force; nous ne leur donnerons aucune monture et nous les empêcherons ainsi de retourner à Bogota, comme aussi d'aller à Saint-Martin; il faudra bien qu'ils consentent à demeurer parmi nous. »

Nous ne pouvions certainement pas faire la route à pied; c'est tout simplement impossible, et d'ailleurs il nous aurait fallu porter sur nos épaules malles et paquets.

La nuit porte conseil. — Nous arrivons tous à Saint-Martin. — Les sauvages accourent au devant de nous. — Qui les a avertis de notre arrivée?

La nuit, dit-on, porte conseil. Je l'éprouvai moi-même dans celle du 7 au 8 février. Je me levai de bon matin, d'assez mauvaise humeur, je l'avoue, mais avec une décision qui devait nous tirer d'embarras. Je célébrai la Messe et je partis sans retard pour Saint-Martin, à la recherche de montures. Personne, hormis les Salésiens, ne put savoir où j'allai; j'avais eu soin de garder pour moi mon secret, car je craignais que l'on ne m'empêchât encore une fois de mettre à exécution mon projet. Je partis donc, et deux jours après j'arrivai très heureusement: c'était le samedi soir. En quelques heures j'eus trouvé les dix mules nécessaires; et, dès le dimanche matin après l'office j'envoyai une personne de confiance chercher mes confrères, et prendre en même temps les bagages. Cinq jours après nos Salésiens faisaient leur entrée à Saint-Martin au son

des cloches et aux vivats de la population, on ne peut plus heureuse. Le pays était tout en fête : les portes et les fenêtres des maisons particulières disparaissaient sous les décorations ; sur les routes, de nombreux arcs de triomphe avaient été dressés ; une grande partie de la population et tous les enfants accompagnèrent les missionnaires jusqu'à la maison, que l'on avait bâtie en prévision de la visite du Missionnaire. De mémoire d'homme, jamais ces contrées n'avaient possédé en même temps quatre prêtres ; tout au plus une ou deux fois l'année voyait-on la robe blanche du Père Vela ; et encore ce zélé fils de saint Dominique ne pouvait-il rester que peu de temps.

Après de bienveillantes salutations échangées avec les autorités et toutes les personnes rassemblées à notre porte, nous pouvons enfin nous trouver seuls pour procéder au déballage de nos effets et à l'aménagement de notre demeure. Mais ce n'est que pour un instant, car bientôt un grand bruit de voix discordantes attire notre attention. « *Los Indios, los Indios, aquí vienen los salvajes* — Les Indiens, les Indiens ! voici les sauvages ! », crie-t-on de toute part. Nous ouvrons la porte pour nous rendre compte de ce qui se passe. Mais, ô spectacle inattendu ! dans la direction de notre demeure et seulement à quelques mètres, nous voyons avancer toute une tribu d'Indiens, suivi d'une foule incalculable de curieux. Hommes, femmes, enfants, tous à peine vêtus, venaient précisément saluer les Pères.

Nous étions on ne peut plus étonnés de cette visite, ne sachant comment l'expliquer. Je remarquai parmi les visiteurs quatre Indiens que j'avais rencontrés l'année précédente dans les plaines de Saint-Martin et à quelques lieues seulement de ce bourg. L'un d'eux savait un peu de Castillan et devait servir d'interprète. Il s'avança vers nous et dit au nom de tous ses compatriotes : « *Sabiendo que veniendo Padres á S. Martin, queriendo nosotros saludarlos* ; » ce qui veut dire : « Ayant appris que les Pères devaient venir à Saint-Martin, nous avons tenu à les saluer. » Et il ajouta aussitôt : « *Hartos mas viniendo ahí*, — d'autres plus nombreux viendront encore dans le même but. »

Notre surprise allait toujours croissant. Je les interrogeai de toutes manières, pour savoir qui les avait avertis de notre arrivée ; mes confrères, de leur côté, multiplièrent leurs demandes. Mais nous ne pûmes rien apprendre ; leur unique réponse était : « *Quien sabe ! — Qui sait !* » Ils voulaient par là nous dire qu'ils ne pouvaient en aucune façon nous donner à ce sujet de réponse satisfaisante.

Quand ils furent partis, un confrère rappela ce mot de Don Bosco. « *Un temps viendra où les rôles seront changés. Les Salésiens*

ne voleront plus à la recherche des Indiens, mais ceux-ci les rechercheront d'eux-mêmes. » Ne serions-nous pas les premiers missionnaires Salésiens pour qui s'accomplissent ces paroles de notre vénéré Fondateur ? Ces pauvres sauvages n'ont pu nous dire qui les avait avertis. Peut-être ont-ils appris notre arrivée de quelque ange tutélaire de notre Pieuse Société, ou encore des anges protecteurs de ces terres, jusqu'ici ensevelies, hélas, dans les ténèbres de l'idolâtrie.

Étonnement des Indiens. — Nous inaugurons la musique instrumentale. — Les Indiens s'en retournent avec des présents. — Consolation la plus précieuse réservée au missionnaire en récompense de ses fatigues.

Mais revenons à nos Indiens. Sur notre invitation, ils entrèrent dans notre pauvre maisonnette. Tout y était encore en désordre : livres, habits, linge, marmites, ustensiles de cuisine, instruments de musique, etc., etc.

Les instruments de musique ?... Oui, mon Père, dix instruments de musique, car nous avions l'intention d'organiser aussitôt une petite fanfare parmi les élèves du Patronage du dimanche. Les Indiens regardaient tout cela et ne touchaient à rien ; mais leurs yeux grands ouverts et leurs gestes manifestaient assez leur profond ébahissement. Ce qui les intriguait davantage, c'étaient les instruments de musique ; ils ne pouvaient se lasser de les regarder ; quelques uns même, les plus hardis, les touchaient très délicatement. Je pris une basse et un énorme pélicton que je passai autour du cou du plus entreprenant. Je lui fis signe de souffler, et après bien des efforts réitérés, il en fit sortir un faible son. L'étonnement et la joie de ces bons Indiens furent alors à leur comble. Chacun voulait un instrument, et quand, après avoir soufflé vigoureusement et s'être gonflés de même, ils parvenaient à produire un son quelconque ils étaient ivres de joie. Je puis donc dire qu'ils ont inauguré notre fanfare, que nous avions cependant destinée à nos petits enfants du Patronage.

La visite fut longue, car ils voulaient tout voir. L'un d'entre ces Indiens avait passé plusieurs années au service de maîtres européens et savait quelque peu l'espagnol ; aussi nous accablait-il de questions sur l'emploi de tout ce qu'il voyait.

Tous les hommes de cette tribu avaient des arcs et des flèches. Ils voulurent, avant de nous quitter, faire preuve en notre présence de leur adresse dans le maniement de ces armes ; de fait, ils atteignaient leur but avec une grande dextérité, même à des distances considérables.

Je ne voulus pas les laisser partir sans les régaler quelque peu. Je leur donnai en

conséquence des cigares, des mouchoirs peints et des gâteaux de miel, appelés ici « *panela* ».

Afin de me rendre bien compte de l'impression que produit en eux la musique, je fis poser l'*harmonium* dans un angle de la salle et, sans être aperçu, je me mis à jouer. Aux premiers accords, tous levèrent la tête pour regarder d'où venaient les sons; mais nul d'entre eux ne fit un seul mouvement jusqu'à ce que le morceau fût fini. Heureux alors autant qu'ils pouvaient l'être, ils se retirèrent dans leur campement, qu'ils avaient dressé à l'entrée du bourg, mais ils nous promirent de revenir le lendemain.

Les Indiens sont trop méfiants pour consentir à demeurer avec des blancs. Ils craignent toujours quelque piège, et préfèrent de beaucoup rester dans leurs tentes, qu'ils dressent ordinairement sur la rive des fleuves, auprès de leurs pirogues, toujours prêts à s'enfuir à la première alerte. Leur lit est le hamac ou le *chinchorro* (1) fixés aux troncs des arbres, à une certaine hauteur, de manière à échapper aux morsures des reptiles, si nombreux au bord des rivières. Par surcroît de précaution, ils allument encore de grands feux pour éloigner les bêtes féroces et se préserver de la morsure des mouches, mesure d'autant plus nécessaire que ces pauvres sauvages dorment tout nus.

Nous aurions bien voulu soit politesse, soit curiosité, les accompagner à leur campement, mais l'heure était avancée, et d'ailleurs nous aurions pu leur inspirer quelques soupçons sur la droiture de nos procédés.

De grand matin, le jour suivant, tous mes sauvages étaient de retour; non seulement aucun ne manquait à l'appel, mais il y en avait un de plus, et qui réclamait sa part de nos largesses, n'ayant rien reçu la veille. Aidés de quelques bonnes personnes, nous eûmes la joie de donner aux hommes des chemises de couleur; quant aux femmes, suffisamment convertes d'une espèce de toile formée de fibres de palmiers et autres arbres, toile qui, attachée aux épaules, tombe jusque sur les pieds, je leur offris quelques bagatelles. Mais les Indiens sont surtout vulnérables... au ventre: aussi m'empressai-je de satisfaire leur glotonnerie.

Ces Indiens avaient avec eux plusieurs bébés, âgés à peine de quelques mois; je demandai aux parents la permission de les baptiser, permission qui me fut aussitôt accordée, non qu'ils fussent convaincus déjà de la nécessité du baptême, mais ils savaient fort bien qu'en cette occasion les parrains et marraines les régèleraient. Quoi qu'il en soit, peu nous importent leurs motifs: notre but est toujours atteint, car bon nombre de ces petits anges meurent avant d'arriver à l'âge de

raison, par suite des excès auxquels on les soumet et de la vie malheureuse qu'ils mènent jusqu'à l'âge de sept ans. Baptiser des enfants est une des plus grandes consolations qui soient données au Missionnaire dans le cours de son apostolat. C'est, en effet, assurer le ciel à la plupart d'entre eux; et n'aurais-je aucune autre espérance, je m'estimerais encore suffisamment dédommagé de mes peines. Le bienfait, dans ce cas, est assuré, et rien ne doit être beau dans le ciel comme ces chers petits qui meurent avec leur innocence baptismale. L'année passée, je vous l'ai déjà dit, j'avais baptisé sous le nom de *Vincent* un de ces pauvres sauvages. Je demandai hier aux parents pourquoi ils ne l'avaient pas amené avec eux. « Il est mort, Père, il est mort, » me répondirent-ils. Je pris des informations auprès des autres Indiens et tous confirmèrent cette assertion.

Différents essais pour nous attacher les sauvages. — Admirable projet pour élever chrétiennement les futures générations. — En qui les Missionnaires ont mis leur espérance. — Un généreux ami.

Quant à moi, je dus bientôt partir pour retourner à Bogota, où je devais prêcher le Carême dans notre église de N.-D. du Mont-Carmel. Cependant, désireux d'emmener un indigène, je jetai les yeux sur un jeune Indien de quinze ans, beaucoup plus intelligent que ne le sont d'ordinaire ses compatriotes; il parlait assez bien le castillan, parce qu'il avait habité longtemps un pays de frontière. Aidé de mes confrères, je voulus lui faire comprendre tous les avantages d'un séjour dans une grande ville. Je multipliai les promesses, je lui assurai des habits, de l'argent, etc. Il répondait toujours à mes avances par un: « *Tal vez, — peut-être: —* » — qui dénotait la plus parfaite indifférence; parfois même, il refusait résolument: *Pourquoi, disait-il, irais-je à Bogota, où il y a tant de maladies, où l'on meurt si facilement, moi qui ne veux pas mourir?* » Sur nos instances réitérées, il semblait enfin s'être décidé, quand une vieille femme, qui avait tout vu et entendu, lui adressa vivement la parole en son idiome; probablement voulait-elle détourner le jeune homme de sa résolution; toujours est-il que depuis lors, toute insistance devint inutile.

Nous avons alors prié cet Indien de vouloir bien rester quelque temps avec les Pères à Saint Martin, nous promettions de le bien traiter, de le combler de présents. Il refusa toujours, préférant suivre sa tribu. Les mêmes tentatives, renouvelées auprès de certains autres, sont toujours restées sans résultat.

Voyant bien que toute démarche en ce sens serait désormais inutile, nous changeons alors de tactique et leur proposons de les

(1) Décrits déjà dans la correspondance publiée en décembre 1896.

accompagner dans leurs forêts et de vivre en leur compagnie. Là encore nous ne rencontrons qu'indifférence et froideur; ils n'acceptent ni ne refusent; sans doute ne croyaient-ils pas à la sincérité d'une proposition aussi spontanée.

Le temps et la patience nous apporteront facilement ce que nous n'avons pu encore obtenir. L'important est que ces Indiens retournent souvent à Saint-Martin; et je pense qu'ils y viendront toujours, s'ils y sont toujours attirés par notre bon accueil, et par les cadeaux qui leur y sont faits. Je penserai à cette *dénrée* de première nécessité et m'efforcerai d'envoyer de Bogota tout ce qui pourrait leur faire plaisir. Espérons d'ailleurs que nous obtiendrons des enfants ce que nous ne pouvions obtenir des hommes. Ces Indiens ont la coutume de céder leurs enfants au parrain et à la marraine après le baptême; ou tout au moins ne soulèvent-ils aucune difficulté quand on leur en fait la proposition. Voici donc notre plan: retenir à Saint-Martin tous les enfants que nous baptiserons; chercher en outre de bons chrétiens qui consentent à garder leurs filleuls jusque vers la septième année. A cette époque, on les recevrait dans les internats ou asiles que l'on aurait construits à cet effet et où nous nous chargerions directement d'eux. Cette méthode permettra de faire du bien aux parents par l'entremise de leurs fils.

Au reste, notre espérance est fondée principalement sur la protection que ne manqueront pas de nous accorder Marie Auxiliatrice et saint François de Sales. Petit à petit, grâce aux prières des Salésiens et de nos Coopérateurs, notre œuvre ira toujours se perfectionnant. Dieu le veuille pour le salut de tant de pauvres âmes, ensevelies encore dans les ténèbres de la mort, et retenues dans la pire de toutes les servitudes, celle du dragon infernal!

Je ne vous parlerai pas du nombre des sauvages, de leurs costumes, de leur religion, etc.: mes détails seraient forcément incomplets. Les missionnaires qui s'établiront à Saint-Martin vous enverront à ce sujet une relation particulière.

Je ne puis ni ne dois finir sans vous faire connaître un grand ami et bienfaiteur des Salésiens: nous l'avons rencontré dans ces plaines de Saint-Martin. Il se nomme Benoît Rondon, et a vu le jour dans ces régions, qu'il a toujours habitées. Son affection et sa bourse ont été un vrai trésor pour les Salésiens. En arrivant, grâce à ses soins nous avons trouvé notre habitation pourvue de tout ce qui pouvait nous être nécessaire. C'est lui encore qui a mis à notre disposition ses chevaux. Que le Seigneur répande sur lui ses plus abondantes bénédictions et lui rende au centuple les largesses qu'il fait aux pauvres fils de Don Bosco.

Veillez bénir, bien-aimé Père, cette nou-

velle Mission de Saint-Martin; je la recommande aux prières de tous nos confrères, de nos Coopérateurs et Coopératrices. Envoyez aussi une bénédiction spéciale à celui qui vous écrit cette lettre, car il a grand besoin du secours d'En-Haut.

En toute estime, vénération et filiale affection, je suis heureux de me dire

Votre fils très obéissant en N. S.-J.-C.

D. EVASIO RABAGLIATI
missionnaire de D. Bosco.

BOLIVIE

PREMIÈRES FONDATIONS SALÉSIENNES.

(Lettre de S. G. Mgr. Costamagna)

La Paz, 28 février 1896

BIEN-AIMÉ PÈRE DON RUA,

Nous voici enfin! Trois mois et demi se sont écoulés depuis que nous vous avons dit un adieu ému, et cependant il y a peu de jours que nous sommes arrivés à La Paz, le 17 de ce mois-ci, pour établir la première fondation salésienne de Bolivie. La douloureuse épreuve qu'a été pour notre Pieuse Société la mort tragique de notre regretté Mgr Lasagna et de ses compagnons de voyage à Minas Geraës, nous a retenus sur les rives du Plata jusqu'au 13 janvier. Ce jour-là seulement, les quatorze missionnaires destinés aux postes de La Paz et de Sucre se trouvaient réunis, dans le Sanctuaire béni de Marie Auxiliatrice, au faubourg d'Almagro (Buenos-Ayres), d'où l'on avait déjà vu en 1886, et puis le 31 janvier 1888, les premières phalanges salésiennes partir pour le Chili. La Vierge de Don Bosco nous bénit avec une tendresse toute maternelle et nous obtint de son divin Fils le courage dont nous avions besoin pour surmonter tous les obstacles. Ce n'est pas à dire que nous n'ayons rien souffert en nous séparant de notre si cher Mgr Cagliero et de tous nos confrères des trois heureuses Maisons d'Almagro.

De Buenos-Ayres à Santiago et à Valparaiso. — Sur les Andes. — En route pour Antofagasta. — Surprise des voyageurs.

Notre voyage de Buenos-Ayres à La Paz fut on ne peut plus heureux: notre chère Madone ne nous ménageait point ses bénédictions

Deux jours de route nous mirent à Mendoza, où nous passâmes une semaine pour donner une retraite aux Salésiens et aux Filles de Marie Auxiliatrice, qui sont pour ce pays une véritable Providence. J'adminis-

traï également le sacrement de confirmation à plusieurs personnes et donnai à nos Coopérateurs la première Conférence salésienne.

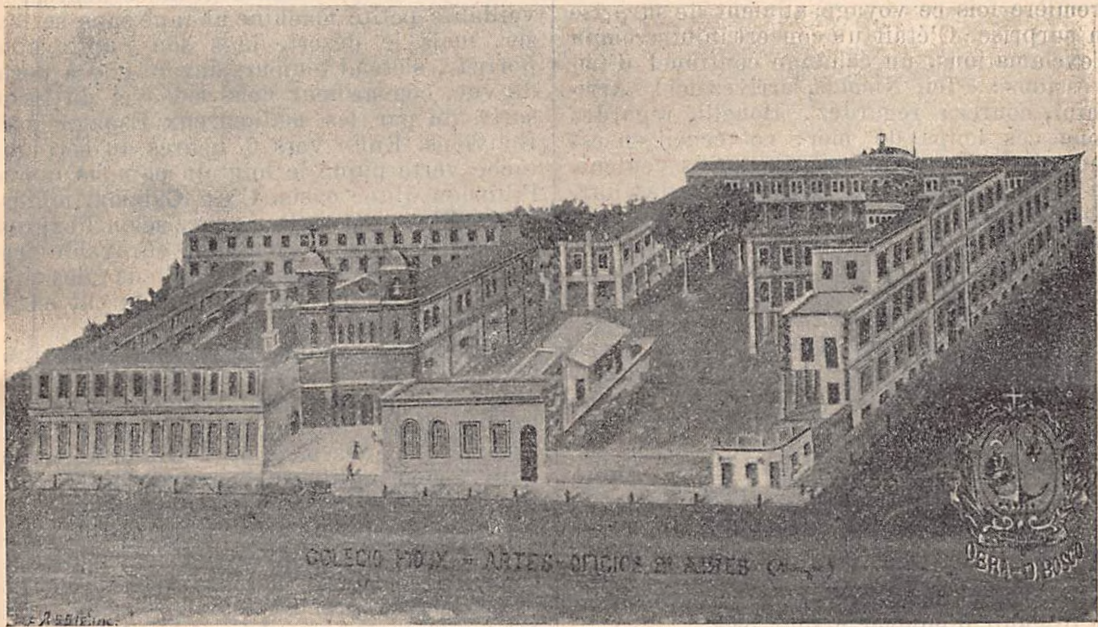
En quittant Mendoza, il nous fallut entreprendre le passage des Andes d'abord en chemin de fer, puis en voiture, enfin à dos de mulet. Bien qu'il s'agit de gagner des altitudes d'environ cinq mille mètres, tous les membres de la caravane se montrèrent à la hauteur... des circonstances. Le coadjuteur Bodino lui-même, qui s'était payé une fièvre inquiétante, ne voulut jamais consentir à rester en arrière d'un seul pas.

— « Courage, Bodino, lui disaient ses confrères pour lui remonter le moral; faites-vous honneur, ayez soin de vous tenir sur votre mulêt de façon à ne faire qu'un avec lui... »

frères des trois Maisons de cette ville, étaient là pour nous souhaiter la bienvenue.

Nous dûmes passer dans la capitale du Chili une dizaine de jours. Il ne fallait pas moins pour prêcher une retraite aux trois Maisons de nos religieuses, pour donner l'habit religieux à plusieurs novices de notre Maison de Macl, pour administrer la confirmation à nombre de personnes, et enfin pour fêter notre doux Patriarche saint François de Sales.

Le 1^{er} février, après avoir laissé dans notre bel oratoire de Valparaiso les confrères destinés à la fondation de Sucre (Bolivie), je pris passage, accompagné du personnel désigné pour La Paz, sur le vapeur *Lautaro*, en partance pour Antofagasta. Ce personnel



L'Oratoire salésien de Buenos-Ayres (faubourg d'Almagro).

— Et Bodino de se mettre en dix-huit pour rire et *s'unifier* avec sa monture, au point de mériter les bravos des *arrieros* (muletiers) qui l'escortaient le long des sentiers vertigineux par où on se rend de l'Argentine au Chili. Arrivés sur l'autre versant, nous reprîmes les voitures de montagne, jusqu'au moment où le chemin de fer, par des pentes rapides, nous déposa à *Santa-Rosa de los Andes*, deux jours pleins après notre départ de Mendoza. A la gare nous attendaient nos excellents confrères Don Tomatis, Don Scavini, Don Corratella et le clergé de la ville, au milieu d'une foule immense qui nous accompagna jusqu'à l'église et voulut recevoir la bénédiction de l'évêque salésien. Le même soir, à dix heures et demie, nous étions à Santiago; au débarcadère, Mgr Fagnano, D. Migone et la plupart de nos con-

de La Paz, vous le connaissez: un prêtre, Don Castellari; un clerc, Cappa; les coadjuteurs Bonelli, Arrighini, Filipello et Fasciola; le Directeur, vous le connaissez également: mon propre neveu, Don Louis Costamagna.

Notre départ fut signalé par une sorte de pêche miraculeuse, que les heureux habitants de Valparaiso firent dans le port, où les poissons couvraient littéralement les eaux. Le second événement consista en une accolade assez malencontreuse que se donnèrent deux paquebots en se rencontrant, ce qui obligea l'un des deux vapeurs à rentrer dans le port pour y réparer de graves avaries faites à son avant par suite du choc. Grâce aux attentions courtoises du capitaine du *Lautaro*, notre voyage eut tous les charmes d'une promenade. Notre paquebot cô-

toya constamment la côte chilienne; aussi nous fut-il souvent donné de jouir du spectacle que nous offraient les splendeurs désolées de la rive où l'œil cherche en vain un arbre, une fleur, un brin d'herbe. On toucha *Ocoimbo*, puis *Carrizal*, ensuite *Calderos*, *Chanaral de las ánimas* et *Taltal*, tout autant de centres habités qui paraissent avoir été dévastés par un incendie. Le *Lautaro*, véritable marché ambulante, dépose dans chaque port un monceau de marchandises, tire sa révérence et reprend sa course. D'autres paquebots stationnent au contraire pour charger les richesses du pays: or, argent, étain, cuivre, bronze, antimoine, salpêtre, etc., que les mines nombreuses de ces montagnes dénudées offrent en quantité à l'avidité des explorateurs.

Mes chers confrères, qui faisaient pour la première fois ce voyage, allaient de surprise en surprise. C'était un concert ininterrompu d'exclamations, un échange continu d'impressions: « Ici, Nicolas, arrivez ici! Arrighini, courez; regardez, Bonelli, regardez donc ces loups de mer: cet écueil en est encombré. Ne dirait-on pas qu'ils veulent, en nous regardant et en poussant des hurlements étranges, nous défier? Mais voyez donc cette nuée d'*alcatras*, qui couvrent littéralement le banc de récifs et qui établissent comme un chemin mouvant entre l'îlot et la terre. Quels cris stridents! et puis comme cet escadron aquatique déploie les ailes! — Filipello, n'entendez-vous pas et ne voyez-vous rien, vous? » L'interpellé, les coudes comme vissés sur le bastingage, suit avec le plus vif intérêt les péripéties de la bataille engagée entre les flots du Pacifique et la proue de notre paquebot. Tout en nous berçant gaillardement, les ondes se ruent avec fureur à l'assaut de la plage, semblables à des corps d'armée s'avancant en bon ordre et avec impétuosité vers une position qu'il s'agit d'enlever à tout prix.

Dieu aidant, après quatre jours de mer, nous débarquâmes heureusement à Antofagasta; je dis heureusement parce que ce port invraisemblable, où la tourmente règne sans désespérer, ne s'est pas gêné jusqu'ici pour engloutir quantité de victimes. — S. G. Mgr G. M. Etcheverrin, vicaire apostolique, nous accueillit de la façon la plus fraternelle. D'autre part, M. M. Baptista, président de la République avait, de la capitale, donné ordre à M. le Consul de Bolivie de nous traiter en amis. Cet ordre fut exécuté à la lettre. Il nous fut donné de visiter l'hôpital de la ville, où les Filles de Sainte Anne font beaucoup de bien. Le moment arrivé, nous prîmes le chemin de fer qui devait nous conduire en trois jours, sur une voie de 0,65 d'écartement, d'Antofagasta à Oruro. Il nous fallut quatre jours, parce que le train s'arrête le dimanche. Et c'est un protestant qui est à la tête de cette entreprise! Quelle honte pour nous catholiques!

Dans le désert d'Atacama. — Une halte à Calama. — Les Indiens de Uyuni. — A Challapata.

Le premier jour, la route courut dans une région montagneuse, à travers le célèbre désert d'Atacama, où, à l'époque de la conquête, un gros parti d'Espagnols, marchant vers le Chili sous la conduite d'Almagre, trouvèrent la mort; ces parages virent aussi, voilà quelques années, périr quantité de Boliviens, descendus de Potosi pour s'opposer à la marche triomphante des Chiliens. Quel affreux désert! Il paraît être sans limites. On va, on grimpe, on grimpe encore; la petite locomotive souffle, renacle, sue sang et eau; nous voici déjà à deux mille mètres d'altitude. Depuis douze grandes heures, la vaillante petite machine ahaune sans se lasser, mais le désert, dans son impitoyable horreur, s'étend toujours devant elle à perte de vue, comme pour nous menacer du triste sort subi par les malheureux Espagnols et Boliviens. Enfin vers 6 heures du soir une tache verte pique le lointain et nous donne l'illusion d'une oasis. C'est Calama, minuscule village de *mala muerte*, selon l'expression locale, célèbre par une effroyable rencontre entre Boliviens et Chiliens; les premiers, écrasés par le nombre furent entièrement défaits.

A peine descendus de wagon, nous prenons une réfection dont nous avons le plus grand besoin; nous nous rendons ensuite à l'église (une véritable hutte); après avoir adressé quelques mots et distribué le scapulaire à mon auditoire, j'envoyai toute la caravane — moi compris — se coucher.

Le lendemain, de très grand matin, après avoir célébré la sainte Messe, nous laissons Calama, et sans le moindre regret, je vous assure, pour reprendre notre ascension. Nous sommes toujours en plein désert d'Atacama: tout est brûlé, aride, desséché comme le pays déjà traversé. Nous atteignons bientôt l'altitude de 3,233 mètres; nous cheminons au pied du volcan San Pedro, couvert de neiges éternelles et qui fume continuellement, comme pour se moquer de notre microscopique locomotive. Et nous montons toujours. Enfin voici un pont en fer, haut de cent mètres et long de cent cinquante. De l'eau à ces hauteurs? — Oui, mais tout là-bas, dans un gouffre effrayant où cette eau mugit et se précipite comme pour se dérober à nos regards; nous traversons un torrent salé, le Loa. Et notre pauvre machine de pistonner avec entrain, d'ahanner lamentablement et de siffler d'une façon stridente. Ne va-t-elle pas nous laisser en chemin? Ce serait notre condamnation à mort: la faim et la soif auraient bientôt raison de nous.

Nous voici finalement hors du désert. Vers une heure de l'après-midi nous arrivons à Ascotar, qui est perché à trois mille mètres;

bientôt commence la descente. A notre droite se dresse un autre volcan, l'Ollague, autrement terrible que le San Pedro, et qui ne cesse de secouer son noir panache, dont les allures menaçantes inspirent aux passants un véritable terreur. On dirait que notre vaillante petite machine est sous cette impression : rapide comme le vent, elle descend la pente des Andes ; c'est à peine si elle consent à souffler quelques minutes à Chiguana et Julari, deux gares impossibles, les premières que l'on rencontre en terre Boli-

sibérien, Uyuni, agglomération d'Indiens, située à trois mille six cent soixante mètres, et où le thermomètre se passe la fantaisie de descendre jusqu'à 23 degrés au-dessous de zéro. Et ce pays est sous la zone torride ! Notre nuit fut tourmentée : la lassitude et la raréfaction de l'air nous empêchèrent de goûter le repos dont nous avions tant besoin. Le lendemain, un dimanche, je fus seul à célébrer la messe : on n'avait trouvé qu'une seule hostie. Je prêchai quelque peu ces pauvres Indiens, et alors seulement la cara-



Intérieur de l'église de Marie Auxiliatrice à Buenos-Ayres.

vienne et où les locomotives peuvent faire de l'eau.

Nous sommes hors de l'Atacama, mais le paysage continue à être désolé. Tout en dévorant l'espace, nous saluons en passant d'immenses plateaux couverts de borax, qui sont exploités par un de nos compatriotes, M. Rascali, possesseur d'une importante industrie d'acide borique. Nous saluons aussi de vastes salins, maintenant remplis d'eau de pluie, à la suite des ondées magistrales qui, surtout en février, sont le tourment de qui a le malheur de voyager en Bolivie. Vers dix heures du soir, moulus et gelés — je ne parle pas de ceux qui avaient la fièvre — nous arrivons à un endroit tout simplement

vane examina le paysage.

Comment vous dépeindre l'étonnement de mes compagnons de route ? Ils croyaient vivre dans un autre monde. Les femmes, coiffées du même chapeau que les hommes, le quittent pour entrer à l'église ou s'approcher du *tata* (prêtre), auquel elles baissent la main avec révérence, et devant qui elles se mettent parfois à genoux ; les mamans portent, industriellement accrochés sur le dos, un et même deux marmots, respectivement casqués de l'inévitable chapeau, et qui dorment, grignotent ou folâtent avec les longues tresses de leur mère, tandis que celle-ci parle, se baisse, travaille et au besoin porte des fardeaux incroyables ; ici c'est un groupe d'In-

diens vêtus d'une façon bizarre, aux longues tresses flottant sur les épaules; les malheureux, après avoir caressé à outrance la dive bouteille et s'être gorgés de *pisco* ou de vulgaire eau-de-vie, vont zigzaguant jusqu'au moment où ils s'affalent lourdement les uns sur les autres, en prenant des positions imbriquées; plus loin nous apercevons un nombreux troupeau de *llamas*, sorte de mouton américain, au cou allongé et au regard vitreux, conduits par leurs bergers qui ne les quittent ni jour ni nuit, mènent la vie nomade de leur bêtes, s'habillent de leur laine, vivent de leur chair, et, toujours avec le produit de leurs précieux *llamas*, font des cordes, des sacs et toutes sortes d'objets utiles. Ce spectacle tout nouveau absorbait toutes les facultés *examinatives* des membres de la caravane, y compris les pacifiques Don Castellari et le clerc Cappa; enchantés, ces bons frères en oubliaient presque l'inclémence du climat et l'aspect sauvage d'Uyuni.

Les autorités locales vinrent nous faire une visite et nous offrir leurs services. Nous eûmes à cœur de leur en témoigner notre reconnaissance, tout en nous disant qu'en fait de services, nous tenions surtout à ce qu'on nous rendit celui de nous acheminer promptement vers notre destination.

En conséquence, le lundi, à 6 heures du matin, nous partions pour Oruro. La première gare où s'arrêta le train s'appelle Sevaruyo: il était midi! Nous avons continuellement couru sur un plateau presque désert, où apparaissaient à peine de temps en temps un peu de mousse et d'herbe clair-semée, appelée *yerba brava*; les Indiens l'emploient, en guise de chaume, à couvrir leurs cabanes. Cette herbe est si dure que seuls les *llamas* du désert peuvent la couper et s'en nourrir. Immédiatement après Sevaruyo, le plateau change d'aspect; de temps à autre on rencontre une pauvre hutte autour de laquelle paît un troupeau de *llamas* gardé par une jeune bergère indienne qui file, mais sans quenouille. Un peu plus loin le chemin de fer traverse des champs d'orge, de pommes de terre, de fèves, etc. et rase souvent la montagne voisine, riche de mines d'argent, de bronze, d'antimoine et de cuivre; on aperçoit aussi des groupes nombreux de cabanes que domine un petit clocher: ce sont deux villages, Huari et Challapata. A cet endroit, l'œil du voyageur éprouve la surprise agréable de mirages enchanteurs, appelés dans le pays *espejismo*, qui font défilier toute une fantasmagorie merveilleuse de lacs, d'arbres, de vaisseaux, qui en réalité n'existent point. Nous voici à Ohallapata. La population toute entière encombre la gare: elle ne se compose à peu près que d'Indiens. Le chef de la police, en grande tenue, se présente, un télégramme à la main: M. le Président de la République a donné ordre à toutes les autorités des pays que nous tra-

versons de venir nous présenter leurs hommages. Je reconnais à cette attention la délicatesse et le grand cœur de l'excellent M. Baptista.

Les Indiens prennent d'assaut notre wagon: il leur faut d'abord une première bénédiction du *Tata*, et puis un scapulaire. Bon gré, mal gré, force nous est de les satisfaire: en un instant notre provision de scapulaires n'est guère plus qu'un souvenir.

Une heure après nous étions à Poopo, où le sous-préfet de la ville se présente courtoisement et en nombreuse compagnie, pour nous féliciter au nom du Gouvernement et de la patrie.

(A suivre.)



ASIE

PALESTINE.



Nazareth, 24 novembre 1896,

TRÈS CHER ET RÉVÉREND PÈRE DON BUA,

HEUREUX les peuples qui n'ont pas d'histoire! Je dirai à mon tour: heureuses les maisons qui croissent dans l'humilité et l'obscurité, au milieu des épreuves que permet le Seigneur et que le Mauvais se plaît à susciter avec une diabolique libéralité! Alors, me direz-vous, pourquoi venir vous étaler dans le *Bulletin*? c'est véritablement chercher à sortir de l'humilité et de l'obscurité qui vous conviennent si bien.

— Hélas! bien cher Père, il faut vivre: et la divine Providence, tout en ne cessant jamais de veiller sur nous, pourrait punir sévèrement notre présomption, si nous comptions sur des merveilles continues; et puis les lecteurs du *Bulletin salésien*, si bienveillants pour la maison naissante de Nazareth, ne comprendraient pas qu'on ne leur en parlât jamais.

Je vous ai entretenu des circonstances dans lesquelles je suis venu ici, des secours que j'y ai reçus et d'un ensemble de faits dont l'enchaînement m'a paru présenter une claire indication des vues de la Providence à notre égard.

Installation dans la maison d'Abdallah Abdin Effendi. — Atelier de Saint-Joseph. — Solution de la question sociale. — Atelier de Saint-Isidore.

Me voilà donc installé dans une maison louée au prix de 480 francs par an et appartenant à M. Abdallah Abdin, Grec schismatique et secrétaire du Gouvernement à Saint-Jean-d'Acre. N'ayant pas pu, comme je vous l'ai expliqué, recevoir votre réponse avant la signature du bail, je m'étais réservé un délai d'un mois pour abandonner la location, si mes Supérieurs ne l'approuvaient pas.

C'est le 8 avril 1896 que cette installation eut lieu ; installation des plus sommaires, comme bien vous pouvez le penser.

Votre vieil enfant, vénéré Père, un orphelin, un domestique pauvre et chargé d'une nombreuse famille, voilà tout le personnel.

Chacun de nous avait un matelas, un traversin, une paire de draps et deux couvertures. Les meubles, provisions et articles de ménage, ne s'achetaient que lorsque la nécessité s'en faisait absolument sentir.

La plus belle pièce de notre habitation devint la chapelle de la communauté ; mon petit autel portatif me permit de célébrer la sainte Messe.

Francis — c'est le nom de notre jeune domestique — et Touma, notre premier orphelin, se partageaient les travaux du ménage et de l'installation. Les prières et les exercices religieux se faisaient en commun. Le soir, causeries moitié en français, moitié en arabe ; puis lecture et dictée d'un texte pieux. Aussitôt que nous eûmes quelques livres, la dictée fut tirée de « DON BOSCO, par le docteur d'Espinay. »

Petit à petit, quelques orphelins étaient venus se joindre à Touma. Mon premier soin fut d'organiser l'atelier de Saint-Joseph. Ne devons-nous pas, en effet, prendre notre modèle et notre guide dans la Sainte-Famille ? Notre Saint-Père le Pape Léon XIII ne nous en fait-il pas un devoir, lorsqu'il nous propose la maison de la Sainte-Famille de Nazareth comme le modèle le plus accompli de la vie sociale et chrétienne ?

« Nous voici, écrivait-il (*Enc. sur le Rosaire, en date du 8 septembre 1893*) en présence de « la maison de Nazareth, habitation de la « sainteté divine et terrestre. Quel exemple de « la vie commune ! Quel parfait modèle de la « société domestique ! Là, nous trouvons can- « deur et simplicité de mœurs, perpétuelle « concorde des esprits, ordre constant, inal- « térable, respect et amour réciproques. Là « rien de faux, rien de menteur : les cœurs « sont à l'unisson... Les sentiments se lisent « sur les visages, qui respirent toujours la plus « parfaite bienveillance, malgré les fatigues

« d'un labeur assidu. Là on trouve le moyen « de pouvoir autant qu'il est nécessaire aux « besoins de la vie ; mais chacun obtient ce « résultat à la sueur de son front, et cela « comme ceux qui, se contentant de peu, « travaillent plutôt à diminuer la pauvreté « qu'à augmenter la richesse. Et par-dessus « tout, il règne une souveraine tranquillité « d'esprit et cette joie de l'âme inséparable « d'une conscience dont toutes les manifes- « tations sont des actes constamment droits « et purs. »

Ah, si le monde revenait à l'imitation de la maison de Nazareth, la question sociale, si effrayante aujourd'hui, serait bientôt ré-



NAZARETH.

solue ! O'est la pensée de Notre Saint-Père Léon XIII : c'est le but que s'est proposé D. Bosco, qu'il a suivi avec tant de persévérance, et que vous continuez à poursuivre, vous, notre bien-aimé Recteur général et son digne successeur.

Un ancien élève de Don Belloni, Lazare Aouad, maître-charpentier à Nazareth, s'est offert avec joie à venir former nos jeunes Nazaréens aux travaux de sa profession.

Un autre élève de Bethléem, Soliman Brahim, lui a été adjoint en qualité de contre-maître.

Le hangar qui leur sert d'atelier, et la presque totalité de nos meubles, y compris l'autel de notre petite chapelle, sont les produits du travail de notre atelier de Saint-Joseph.

Après avoir organisé l'atelier de Saint-Joseph, il fallait songer à en organiser un second en destiné à cultiver notre jardin d'a-bord, et plus tard à apprendre la grande culture et l'élevage des bestiaux sur les terrains acquis par Don Belloni. Cet atelier fut placé sous la protection de Saint-Isidore le Laboureur.

Arrivée de deux collaborateurs et d'une grande caisse. — Enthousiasme. — Désappointement. — Venue de Don Belloni. — Bénédiction de la chapelle et de l'Orphelinat de Jésus-Adolescent.

Le 18 avril, Don Belloni nous envoyait, pour nous aider, un jeune clerc et un coadjuteur qui ont dû, l'un et l'autre, rentrer en France après un séjour de quelques mois à Nazareth.

Ils apportaient deux grandes caisses contenant quatre ornements, des livres et des vieux vêtements. Quel joyeux enthousiasme! enfin nous allions pouvoir célébrer avec dévotion les Saints Mystères!

Mais quel désappointement! nos ornements étaient abominablement maculés d'huile. L'ornement rouge surtout était totalement perdu. Les bonnes Sœurs de Nazareth épuisèrent leur science, leur essence de thérentine et leur habileté sans pouvoir les rendre utilisables.

Le 28 avril, Don Belloni arriva à Nazareth. Il est facile de penser quelle fête ce fut pour la maison naissante. Il bénit le nouvel Orphelinat et la chapelle. Par un motif de prudence, il voulut que cette fête se passât uniquement en famille et sans aucune invitation. La présence de Don Belloni fut pour nous une source de bénédictions. Pendant son séjour, une pieuse demoiselle faisant partie du pèlerinage français apporta pour notre Établissement une somme de 1110 francs de la part de nos amis de Grenoble.

La maison de Nazareth prit le nom de « *Orphelinat de Jésus-Adolescent* ». Ce vocable, vénéré Père, fut confirmé par votre lettre du 6 mai suivant.

Des affaires urgentes rappelèrent Don Belloni à Bethléem beaucoup trop tôt au gré de ses enfants. Ce bon Père partit pour Caïffa, le lundi 2 mai, afin de s'embarquer pour Jaffa avec les pèlerins français sur le vapeur « *Notre-Dame du Salut* ». Au départ de Don Belloni l'Orphelinat commençait à peine à briser sa coque. Douze enfants étaient divisés entre deux ateliers : atelier de Saint-Joseph pour la charpente et la menuiserie; atelier de Saint-Isidore pour le jardinage et la culture. Tous les exercices religieux en usage dans les Maisons salésiennes se faisaient très exactement. Dès ce moment, un bon prêtre maronite venait deux fois par semaine faire une instruction aux enfants, leur apprendre le catéchisme en arabe, entendre les confessions de ceux qui désiraient s'adresser à lui. Les enfants Grecs catholiques vont tous les dimanches et jours de fête assister aux cérémonies de leur rite, dans leur paroisse.

Dans cette fondation il est impossible de méconnaître une vocation providentielle. En

effet, les secours humains sont nuls. Un vieillard peu habitué à parler en public, sans aucune ressource qui peuvent assurer le succès de son œuvre, est envoyé à Nazareth. Sa seule force est une foi profonde dans le succès de son œuvre, et l'acceptation de toutes les épreuves, pourvu que la volonté de Dieu s'accomplisse et que par l'Orphelinat beaucoup d'âmes soient gagnées au Seigneur.

D'étonnantes sympathies facilitent sa tâche, en même temps qu'un fonctionnaire, en qui semble s'être personnifiée l'intervention diabolique, lui suscite toutes les oppositions, toutes les entraves qu'il est possible d'imaginer. Mais la divine Providence est avec nous. Le fonctionnaire est renvoyé honteusement dans son pays, bien loin de Nazareth.

Tribulations et secours. — Sympathies parmi les schismatiques.

Je ne vous ferai pas le récit des tribulations dont je viens de parler: ce serait une lecture fastidieuse et pour vous et pour les lecteurs du *Bulletin*. Mais c'est un devoir pour moi de recommander aux prières de tous, les personnes qui m'ont aidé dans mes démarches, avec un dévouement dont je ne saurais assez les remercier. Je voudrais dire ce que chacun a fait pour notre œuvre; mais cela nous entraînerait trop loin. Voici les noms des principaux bienfaiteurs de nos Œuvres de Terre Sainte:

Don Joseph Stéphane, représentant du Patriarche latin;

Don Louis Dahdah, ancien curé maronite; Don Bouthros, curé maronite actuel;

Don Yousses Letfallah, actuellement dans notre Orphelinat, et qui demande à devenir Salésien.

Le membre latin du Midjelis, dont la science juridique m'a été d'un puissant secours.

Je serais bien ingrat si je ne comprenais dans cette nomenclature Mgr. Athanase Sabbay, évêque grec de Saint-Jean d'Acre et de toute la Galilée, si bienveillant pour les Œuvres salésiennes; M. Ibrahim Kouri, qui, dans les moments difficiles, m'a aidé de ses conseils et de sa bourse, sans vouloir recevoir aucun intérêt.

Enfin j'ai toujours rencontré une bienveillance sympathique et un puissant appui chez Monsieur le Consul Général de France à Beyrouth et chez Monsieur le Vice-Consul à Caïffa.

Je désire de tout mon cœur que le souvenir de ces hommes généreux et bienfaisants se perpétue dans les pages de l'organe officiel de nos Œuvres, et que l'Orphelinat de Jésus-Adolescent leur garde à jamais une profonde et inaltérable reconnaissance.

Grâce à eux, grâce surtout à la protection de la Sainte-Famille, grâce aux prières

de Don Bosco et aux vôtres, bien-aimé Père, dont les images vénérées sont venues occuper un poste d'honneur dans notre Maison, nous le voyons croître et se développer dans la mesure du possible. Nos voisins, les Grecs séparés, viennent souvent à nous, désireux de faire recevoir leurs orphelins. L'un d'eux me fut amené par le curé lui-même, homme simple et vertueux, que je crois dans une entière bonne foi. Souvent on insiste afin que j'ouvre un externat, en promettant de me donner tous les enfants qui sont actuellement instruits par les hérétiques. Et nous bénissons le Seigneur des espérances qu'il nous permettait de concevoir pour le petit champ qui nous est confié, lorsque des épreuves d'un nouveau genre vinrent nous assaillir.

Empiètements du Père du Tonnerre. — Attaque. — Effusion de sang. — Conversion édifiante. — La Police. — Le Père du Tonnerre est mis en prison. — Autres épreuves. — Notre situation actuelle.

Nous avons un voisin terrible : Abou Raad, le Père du Tonnerre ! Par la vertu de je ne sais quel aimant, le mur en pierres sèches qui sépare nos deux héritages s'avancait constamment vers l'Orient, usurpant ainsi peu à peu quelques mètres de notre terrain. Une partie du mur s'étant écroulée, je priai Don Youssef Letfallah de prendre avec lui une escouade de notre atelier de Saint-Isidore, et d'aller relever le mur sur notre terrain, de manière à éviter tout nouvel empiètement. Le premier jour tout alla bien ; Abou Raad grondait... mais n'éclatait pas.

Le second jour, au moment où nos enfants se disposaient à continuer leur travail, la femme, la fille et la sœur de notre terrible voisin se précipitèrent comme trois furies sur nos enfants, les accablant sous une grêle de pierres. Don Letfallah, malgré sa vivacité naturelle, eut la sagesse de ne pas répondre à cette provocation, et se replia en bon ordre, avec nos enfants, sur notre ferme ; ils étaient toujours poursuivis par les trois mégères.

Prévenu immédiatement de cette attaque, ma première pensée fut de me prosterner au pied du Tabernacle ; mais la seconde me fit comprendre que je devais être auprès de mes enfants, s'ils couraient quelque danger. Me voilà donc, suant et soufflant pour gravir la pente presque à pic qui sépare la propriété de l'Orphelinat. Le champ de bataille était désert. Je trouvai tout mon petit monde réuni à la ferme. Quelques vêtements étaient tachés de sang ; mais, inspection faite, il n'y avait que des contusions sans gravité. *Deo gratias !*

Une voisine avait entendu le dialogue suivant entre la mère et la fille d'Abou Raad :

— La mère : « Eh bien, que dit votre père ? »

— La fille : « Il dit qu'il ne peut frapper » lui-même parce qu'on le mettrait en prison, mais que nous sommes des femmes » et qu'on ne pourra rien nous faire ; que » nous pouvons y aller à coups de pierres. »

Après enquête, la police n'hésita pas à mettre Abou-Raad en prison. Le soir même, un parent du prisonnier, secrétaire de la municipalité, vint demander la grâce du coupable, promettant qu'il serait sage à l'avenir. A tout péché miséricorde. Dieu veuille qu'il n'oublie pas ses promesses et que notre terrible voisin devienne un ami des pauvres Salésiens !

Une autre épreuve a été le vide absolu et prolongé qui s'est produit dans notre caisse. Le dernier napoléon parti, comme j'avais reçu de tous côtés des réponses négatives, il ne nous restait plus qu'à nous tourner vers saint Joseph, le patron des causes désespérées. Aussi commençâmes-nous une neuvaine en l'honneur de saint Joseph. Le Père nourricier de la Sainte-Famille ne se fit pas attendre. Le lendemain, Don Belloni m'envoyait 1000 francs, à compte sur une somme envoyée pour Nazareth par l'intermédiaire de l'Œuvre des Écoles d'Orient ; quelques jours après, je recevais de vous, bien-aimé Père Don Rua, un secours en honoraires de messes.

Enfin la troisième épreuve a pris les traits d'une maladie, qui m'a condamné pendant huit jours à un repos absolu ; à l'heure qu'il est, elle ne se manifeste plus que par quelques caprices d'estomac et par une grande anémie.

Mais malgré tout, que d'actions de grâces n'avons-nous pas à rendre au Seigneur, à sa Sainte Mère, à saint Joseph ! Que ne devons-nous pas aux prières de notre cher et vénéré Père Don Bosco ! Que de secours avec milieu des épreuves ! Secours matériels qui m'ont permis de ne laisser manquer nos vingt-neuf orphelins d'aucune des choses nécessaires à la vie ; secours en personnel par l'appui dévoué et très sympathique du clergé maronite.

En résumé, voici notre situation actuelle :

Nous avons vingt-neuf internes divisés en deux ateliers.

Notre personnel se compose de votre vieil enfant ; d'un prêtre maronite, qui passe une demi-journée à l'Orphelinat ; d'un autre jeune prêtre maronite qui demeure à l'Orphelinat et qui désire se faire Salésien ; d'un Coadjuteur salésien, profès perpétuel ; d'un autre coadjuteur qui aspire au sacerdoce ; enfin du maître et du contremaître de l'atelier de Saint-Joseph.

Nos titres de propriété, au nombre de trente, sont parfaitement réguliers. Une demande de firman, appuyée de toutes les pièces justificatives, a été adressée à Constantinople, dans les premiers jours d'octo-

bre, et l'Ambassadeur de France s'est chargé de la faire aboutir.

Après entente avec S. E. le Pacha de Saint-Jean d'Acre, Monsieur le Consul de Caïffa m'écrivait que je n'aurais plus à rendre des comptes aux autorités locales au sujet de notre œuvre, en attendant l'arrivée du firman nous autorisant à construire.

Je compte sur votre bonté, cher et vénéré Père, pour porter à la connaissance de nos dévoués Coopérateurs tout ce qui remplit d'une profonde reconnaissance le cœur de

Votre vieil enfant et serviteur filialement affectionné en tout respect.

AD. N.

A TRAVERS LES RELATIONS DE NOS MISSIONNAIRES. GLANES

Au laboureur qui travaille sa terre, la Providence donne d'abondantes récoltes proportionnées à son labeur ; au missionnaire qui va, semant dans le champ des âmes les germes de la vie éternelle, Dieu prépare aussi de riches moissons.

Les régions de l'Amérique du Sud, témoins déjà de tant de sacrifices généreux et de morts si touchantes, acceptent avec toujours plus d'empressement les bienfaits de la civilisation catholique. Les baptêmes nombreux, les confirmations, les communions fréquentes, prouvent à nos confrères que le soleil de la grâce divine féconde leurs fatigues.

Nous ne pouvons, à notre grand regret, que glaner dans les récits trop abondants de leurs travaux et de leurs espérances.

TERE DE FEU (Puntarenas). — **Conversion d'un protestant.** — M. Jean-Joseph-Nicolas Kuislemburg, d'origine hollandaise, avait quitté son pays à l'âge d'environ vingt ans pour s'établir à Puntarenas. Sa mère désirait qu'il se fit baptiser par un ministre protestant avant de partir pour les lointaines régions de l'Amérique du Sud ; mais lui, chez qui le bon sens avait déraciné beaucoup de préjugés, s'y refusa. Il voulait d'abord, dit-il, compléter son instruction religieuse et s'assurer, par une étude approfondie, de la vérité de ses croyances.

Cette étude, il l'entreprit de bonne foi, et sa persévérance ne se démentit jamais. Aussi, ne tarda-t-il pas à être fixé sur la valeur des doctrines méthodistes : la religion catholique lui apparut comme la seule véritable.

Indécis cependant quoique convaincu, il hésitait, et tout faisait présager que de longtemps nous ne pourrions parachever notre œuvre en lui conférant le saint Baptême. Mais la Providence veillait sur cette âme.....

Quelle n'est pas l'influence de l'exemple ! Mauvais, il entraîne dans l'irréligion et le vice les

meilleures âmes ; bon, il encourage la faiblesse, détruit bien des préjugés, remporte d'éclatantes victoires.

Nicolas Kuislemburg se trouva en contact, pour affaires de métier, avec des ouvriers catholiques et, — heureux effet du bon exemple, — il était bientôt décidé à recevoir le baptême.

Aujourd'hui le néophyte est non seulement un chrétien fervent, mais encore un apôtre ; grâce à son zèle sans bornes, il ramènera dans le giron de l'Église catholique plusieurs de ses amis protestants.

Que le Seigneur lui conserve sa bonne volonté !

Une espérance et une prière. — La conversion dont nous venons de donner à nos lecteurs l'édifiant récit est due, sans doute, à la miséricorde de Dieu, à la bonne foi du néophyte, au bon exemple et aux encouragements de ses amis catholiques.

Mais comment s'est d'abord manifesté chez cet enfant, destiné à grandir dans le protestantisme, le premier mouvement de la grâce ? Il nous l'a appris lui-même : il avait assisté une première fois, par pure curiosité, à nos offices ; il était revenu par la suite dans notre église, et, touché de la piété des assistants, il avait résolu d'étudier sérieusement les dogmes catholiques.

Chose remarquable ; plusieurs des nombreuses conversions de protestants sont dues à la même cause. Qui donc en effet a jamais franchi le seuil de la maison de Dieu, au cours d'une cérémonie, sans éprouver ce saisissement religieux ? Chrétien ou indifférent, on sent toujours passer sur son âme le souffle surnaturel qui est comme la respiration d'une multitude en prière, et qui se dégage de la splendeur des rites sacrés.

Ce sentiment est dû tout d'abord à la présence de Dieu ; et cette divine présence se manifeste aussi bien dans les huttes et les misérables cabanes où les missionnaires rassemblent quelques rares chrétiens, que dans les grandes et majestueuses cathédrales où se presse la foule des fidèles. Mais la nécessité d'une église ne s'en impose pas moins à notre vie religieuse. La seule vue du temple où petit enfant nous avons reçu les premiers sacrements, où adolescent nous avons fortifié notre vertu, est toujours un encouragement ou un remords, suivant que nous avons été fidèles ou non aux promesses de notre baptême. Et quand, fatigué des luttes de la vie, nous sentons faiblir notre foi, nous nous reportons instinctivement dans le passé où notre esprit rencontre tout d'abord le clocher dont la seule ressource est bien souvent le premier coup de la grâce.

L'Église, qui occupe une si grande place dans la vie religieuse d'un peuple, est la *grand œuvre* de la civilisation. C'est pourquoi nos confrères de Puntarenas voudraient pouvoir élever un temple digne de l'Hôte qui doit l'habiter, et en rapport avec le nombre toujours croissant des fidèles.

Ils auraient alors une superbe couronne de jeunes Patagons qui serviraient à l'autel les ministres du Seigneur !

Un chœur de voix enfantines soigneusemen-

formées ferait au Roi des rois les honneurs de beaux chants.

L'église pourrait contenir commodément quantité de fidèles, et les protestants y viendraient en foule pour assister aux offices et entendre les prédications. Les conversions seraient toujours plus nombreuses, et quand nos sauvages baptisés reviendraient du désert après une longue absence, ils y retrouveraient le doux et encourageant souvenir de leur naissance à la foi, ou le repentir et la réparation de leurs faiblesses.

Tout est prêt pour la réalisation de ce vœu, il ne manque plus..... que les ressources!.

III. Un royal visiteur. — Nos confrères ont eu ces derniers temps une surprise aussi agréable qu'inattendue. Le prince Louis de Savoie, duc des Abruzzes, au cours de son voyage d'exploration en Amérique, a daigné descendre jusqu'à la Terre de Feu pour visiter et encourager nos missionnaires.

Mgr Fagnano, venu en toute hâte à Puntarenas, put lui faire les honneurs de la Mission.

Une séance musico-littéraire avait été organisée en l'honneur de l'aimable prince; il y assista entouré de tout son état-major et des notables de Puntarenas et des environs.

Avant de se retirer, le charitable visiteur remit à nos confrères une généreuse offrande et voulut manifester bien haut, en présence de tous les assis, sa joyeuse surprise et sa satisfaction pour les merueilleux résultats obtenus en si peu de temps.

Dieu protège le charitable et royal visiteur!

ILE DAWSON. — Progrès de la Mission Saint Raphaël. — Une visite de la Supérieure générale des Filles de Marie Auxiliatrice.

Nos Coopérateurs savent tout ce qu'il a fallu à Mgr Fagnano et à ses missionnaires de sacrifices, de dévouements généreux, pour organiser la Mission de l'île Dawson. Longtemps on craignait que tous leurs efforts ne restassent sans résultat, et un bon Salésien, résigné à la volonté de Dieu, écrivait alors: « Si nous ne pouvons faire le bien que nous désirerions, nous nous estimerons encore heureux d'avoir été, de par le bon plaisir divin, les *serviteurs inutiles* dont parle l'Écriture Sainte: « *Servi inutiles sumus.* »

Mais la Providence n'a pas voulu de cette admirable abnégation, et bientôt nos confrères purent constater les heureux résultats de leurs travaux. Aujourd'hui la Mission Saint-Raphaël semble avoir un regain de floraison chrétienne. *Gloire à Dieu!*

Un entrefilet du *Bulletin* de décembre apprenait à nos lecteurs que la Révérende Mère Catherine Daghero, Supérieure générale des Filles de Marie Auxiliatrice, se rendait dans la Terre de Feu pour visiter et encourager ses chères filles qui se dévouent, en ces régions inclementes, au salut des femmes fuégiennes.

Pareille visite n'arrive pas souvent à Saint-Raphaël, et rarement aussi l'on voit pareille fête. La Révérende Mère ne passa que cinq jours à l'île Dawson; cinq journées assurément bien employées: distributions de vivres et de vêtements, réceptions nombreuses et visite de toutes les

habitations du nouveau village, séances récréatives, cérémonies religieuses, conférences aux Sœurs, etc., etc.

Appelée ailleurs par le devoir, la Révérende Mère Daghero dut quitter cette Mission, malgré les instantes prières des enfants et des mères qui auraient voulu la retenir longtemps encore: elle avait conquis tous les cœurs.

Pendant son séjour, Mgr Fagnano a administré le sacrement de baptême à vingt-trois femmes et à une enfant de douze ans. La Révérende Mère générale, qui a bien voulu être marraine de toutes ces néophytes est allée consciencieusement jusqu'au bout de ses devoirs. Ses Filles continueront son apostolat, et sous peu ces terres ingrates seront soumises à la civilisation.

BRÉSIL (Bahia) — La première réunion des Coopérateurs salésiens.

Dans la capitale de l'État de Bahia, le 17 juillet dernier, S. G. Mgr Thomè da Silva prononça, devant une nombreuse assistance, un remarquable discours dont le thème fut: *La pieuse Association des Coopérateurs salésiens et le futur Établissement de Bahia en faveur de la jeunesse ouvrière.*

Il s'agissait de préparer les voies à cette nouvelle fondation. Le parole du vénéré prélat, chaleureuse comme celle d'un ami dévoué de nos Œuvres, a produit la plus heureuse impression. Bientôt, sans doute, la *Conférence de Saint-Vincent de Paul*, à laquelle nous devons l'initiative de cette œuvre, verra ses efforts couronnés de succès.

NICHTHEROY: Une belle manière de célébrer l'anniversaire de la découverte de l'Amérique.

A Nichtheroy, nos Coopérateurs ont l'heureuse de fêter l'anniversaire de la découverte de l'Amérique en assistant nombreux à la conférence salésienne donnée ce jour-là en faveur de nos orphelins du l'Oratoire "*Santa Rosa*". Cette heureuse institution est due à notre très regretté Mgr Lasagna.

Cette année-ci, D. Louis Zanchetta, l'un des fils les plus aimés du vénéré prélat, invita tous les amis de nos Œuvres à accourir nombreux à cette fête salésienne, pour rendre ainsi un témoignage de gratitude à Mgr Lasagna et donner un nouvel encouragement aux fils de Don Bosco.

Il n'en fallait pas davantage pour attirer une foule immense à la cérémonie. On commença par la lecture du *Testament de Don Bosco*. Ensuite S. G. Mgr Louis Raymond da Sylva monta en chaire. Le thème de la conférence était: *Don Bosco et les besoins du XIX^e siècle*. Jamais, on peut le dire sans crainte, Nichtheroy ne vit un auditoire aussi nombreux prêter une aussi religieuse et enthousiaste attention aux paroles d'un orateur.

Il va de soi que la brillante fanfare de notre Établissement fut de la fête. Sans compter qu'avant de réintégrer leurs pénates, nos chers enfants ont en à cœur de parcourir, musique en tête, les principales rues de la ville pour rappeler à qui aurait pu l'oublier l'existence de l'Oratoire "*Santa Rosa*".



**Marie
consolatrice des
affligés.**

Piateda, 13 septembre 1896.

J'étais affligée, en constatant l'inutilité des soins prodigués à mon très cher père :

il succombait à une douloureuse maladie que les médecins avaient déclarée incurable ; mais, confiante en Marie Auxiliatrice, je lui promis de faire célébrer deux messes à son autel, et de publier la grâce, si mon père recouvrait cette santé si désirée. Marie m'a exaucée, mon père est déjà hors de danger.

Que la Vierge Auxiliatrice des Chrétiens soit bénie et remerciée. — Je tiens volontiers ma promesse.

BAMPA.

Puissance de Marie Auxiliatrice.

Durant le premier Congrès international des Coopérateurs salésiens, le tribunal civil de Bologne voyait les débats d'un procès important, par moi intenté à l'Administration des Domaines, en vue de sauvegarder un legs attribué à mon église paroissiale (T. S. Trinité). Je perdis mon procès. Je résolus alors d'en appeler. Après avoir prié Marie Auxiliatrice d'éclairer mon avocat, je promis, si j'avais gain de cause, de témoigner par une humble offrande ma reconnaissance envers cette chère Madone. La Cour d'appel rendit un arrêt si totalement en ma faveur que l'Administration des domaines renonça à porter l'affaire en Cassation. En conséquence je vous envoie 30 francs, et la semaine prochaine, je viendrai à Turin remercier en personne la Vierge Auxiliatrice.

JACQUES CARPANELLI,

Prélat de S. S.

Curé de la T. S. Trinité, ancien secrétaire du premier Congrès salésien.

Louvion, octobre 1896.

Oi-joint une offrande de 150 francs en reconnaissance de grâces obtenues par l'entremise de Notre-Dame Auxiliatrice. Veuillez faire connaître cette faveur aux lecteurs du *Bulletin salésien*.

L.

Villa O... S. R. (Ligurie).

Nous quittions la gare, dans une voiture fermée, avec nos petits bagages. La voiture a versé, et tous nos sacs, valises, etc., sont tombés sur nous. Le cheval n'a pas bougé ; et à notre grand étonnement, après avoir réussi à nous débarrasser de toute entrave, nous nous sommes retrouvés sans la moindre égratignure ou contusion, grâce à Marie, grâce aussi aux prières des R.R. PP. Salésiens !

Je vous baise la main et vous prie d'agréer mes hommages respectueux.

A. B.

Paris, 29 octobre 1896.

La grâce que nous demandions si instamment à N.-D. Auxiliatrice et à Don Bosco nous a été accordée. Mon neveu a été reçu licencié ès sciences mathématiques, ce qui assure son avenir. En remerciement de cette faveur signalée, j'ai l'honneur de vous envoyer les 50 francs promis en actions de grâces.

E. S.

Grand Séminaire de Québec, Canada,
29, Octobre 1896.

Je vous adresse, en un mandat, la somme de quatre piastres, que j'ai eu la bonne inspiration de promettre à Marie Auxiliatrice pour obtenir l'heureuse issue d'une affaire qui me préoccupait beaucoup.

C'est le cœur plein de reconnaissance que je viens vous prier de mentionner, dans le *Bulletin salésien* cette faveur, dont a bénéficié celui qui se trouve heureux de se souscrire comme Coopérateur salésien.

Que la prière de vos chers enfants m'obtienne la grâce de devenir un saint prêtre, au cœur salésien, c'est-à-dire plein de zèle pour le salut des âmes.

EUCLIDE BÉLANGER,
Séminariste.

Aoste, 23 novembre 1896

Je vous envoie ci-joint une liste de nouveaux Coopérateurs ; la feuille n'est pas entièrement remplie, mais je me propose de continuer mon petit apostolat salésien, car j'y trouve de gros intérêts. Marie Auxiliatrice me rend avec usure, en grâces tempo-

relles et spirituelles, le peu que je fais pour les fils de D. Bosco. Ci-joint 5 frs en action de grâces des faveurs reçues.

JOSÉPHINE VALLET

Bruxelles, 26 Octobre 1896

Reconnaissance à Marie Auxiliatrice qui m'a accordé toutes les grâces que je lui demandais. Merci à vos orphelins qui ont bien voulu la prier à mes intentions.

V^o. HUART.

Lille, 25 Novembre 1896

Que la Vierge Auxiliatrice soit à jamais bénie et remerciée!

Elle nous a montré encore une fois sa puissante protection dans une épreuve qui aurait pu devenir pour nous une véritable catastrophe.

Le feu a pris pendant la nuit du mercredi au jeudi, 19 courant, dans une salle de notre Patronage. On s'en est aperçu le matin après la première messe, vers les six heures et demie. Les enfants ont déployé un dévouement admirable, et une demi-heure après, tout danger était conjuré.

Les personnes qui sont venues constater les dégâts n'ont pu comprendre comment le feu n'a pas atteint le deuxième étage. Quant à nous, habitués aux faveurs de la Madone de Don Bosco, nous La remercions de nous avoir épargné un plus grand désastre.

Je dois encore à un autre titre de la reconnaissance à notre bonne Mère. Ce malheur m'a permis de voir tout ce qu'il y a dans nos enfants de bon esprit, d'affection, d'attachement à l'Oratoire; et certes, ce n'est pas la moindre des faveurs célestes.

Louée soit donc à jamais Marie Auxiliatrice!

D. ANGE BOLOGNE

Prêtre de D. Bosco.

M. Jean Marcheselli, de *Persiceto*, en signe de reconnaissance pour une grâce obtenue par l'intercession de Marie Auxiliatrice envoie 50 frs.

M. Barthélemy Sogliuolo, professeur à *Montaldo Scarampi*, fuit célébrer une messe en action de grâces. Sa femme et sa fille ont échappé aux flammes d'un incendie qui menaçaient de les atteindre.

M^{me} Eugénie Giusto-Tomasetti, à *Venise*, a obtenu la cessation d'un grand chagrin. Son mari était désolé de ne pas recevoir son avancement: quand, après une neuvaine, la grâce désirée a été obtenue. En remerciant la Vierge Auxiliatrice, les époux Tommasetti demandent, à cette bonne Mère d'être délivrés d'autres peines.

M^{me} Lucie Mina, maîtresse d'école à *Villarbasse*, pour avoir été promptement exaucée par l'intercession de Marie Auxiliatrice.

M. Valentin Paterchitto, Coopérateur salésien, après avoir vainement tenté, pour la guérison de son fils, tout ce que l'art médical lui suggérait, a invoqué Marie Auxiliatrice et en a obtenu ce que les hommes ne pouvaient lui accorder. Il envoie 7 frs par l'entremise de M. l'abbé Mas, curé de *Allimis*.

M^{me} Agathe Rossi-Franzero, de *Turin*, atteinte d'un violent mal de gorge qui semblait devoir la suffoquer, a commencé une neuvaine à Marie Auxiliatrice. Dès le troisième jour, elle éprouvait un mieux sensible; aujourd'hui elle se trouve parfaitement guérie et rend à Marie de vives actions de grâces.

Don François Agostinelli, prêtre, de *Ostra*, souffrait d'une maladie de nerfs qui semblait devoir lui interdire l'accès du sacerdoce. Il a eu recours à Marie Auxiliatrice et, après bien des supplications, il a pu recevoir le sous-diaconat en septembre dernier, puis le mois suivant le diaconat et bientôt après la prêtrise. Reconnaissant envers la Madone de Don Bosco de cette insigne faveur, il désire que le *Bulletin* apprenne à ses nombreux lecteurs les munificences de Marie à son égard.

Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à la Vierge de Don Bosco de la reconnaissance pour des faveurs obtenues à la suite de prières, aumônes, sacrifices, etc.

Louis Celledoni, *Faedis (Udine)*. — Le chanoine Louis Manias, *Alès*. — Marie Lora, *Vigone*. — Gaudence Borsotti, *Turin*. — Amélie Reginato, *Rossano Veneto*. — Christine Sartori, *Maser (Trévis)*. — M. Raineri, *Bor-dighiera*. — Germain Conter, *Riobamba (Amérique)*. — Don Alexandre Bottazzi, prévôt de *Castellar Ponzano*. — Marie Cervini Elia, *Turin*. — D. Savino, *Mercenasco*. — E. V. G. Messico. — D. Edouard Lanzarini, curé de *Vétrigo de Mirano*. — Margherite Solieri, *Cotignola*. — François Gennaro, *Volterra*. — Angèle Monticone, *San Damiano d'Asti*. — Louis Albero, *Moretta*. — Placide Ariano, *Bianzé*. — Thérèse Capa, *Tarigliano*. — Joseph Albertino, *Turin*. — Lucie Bosio, *Saluces*. — Don Étienne Torri, *Savigno*. — Louis Bagnasco, *Cortemiglia*. — Madeleine Vittori, *Raconigi*. — Thérèse Motto, *S. Giorgio Canavese*. — Madeleine Traversa, *S. Giorgio di Susa*. — Thérèse Triolo, *Côme*. — Joseph Barbero, *Chivasso*. — Joséphine Castellino, *Collegno*. — Catherine Momo Saluces. — Antoine Bacciarollo, *Benevagna*. — Christine Serassio, *Vésimé*. — Thérèse Ceccato, *Montecchio*. — Elise Ponta, *Gronzone*. — Thérèse Bodoira, *Turin*. — Georges Casale, *Raconigi*. — Jeanne Zucco, *Mondovì*. — Madeleine Gallo Caramagna. — François Bussi, *Usario*. — Antoine Cavallero, *Carmagnola*. — Angèle Benso, *Carmagnola*. — Pierre Gibello, *Castelrosso*. — Stanislas Gravine, *Canelli*. — David Meardi, *Rossi*. — Catherine Martinengo, *Vinovo*. — Marguerite Boasso, *Villeneuve d'Asti*. — Laurent Sola, *Carmagnola*. — Bernard Becchio. — Dominique Martini, *Piobesi*. — Louis Bussi, *Côme*. — Dominique Trocato, *Turin*. — Césarine Peiretti, *Vigone*. — Madeleine Bioglio, *Carmagnola*. — Marguerite Dascio, *Castelrosso*. — Louise Franchino, *Alpignano*. — Louise Mazzini, *Semiana Lomellina*. — Michel Faura, *S. Secondo di Po*. — Joseph Aonino, *Collegno*. — Baptiste Bagnati, *Bellinzago (Novare)*. — Bartholomé Marchisio, *Caramagna*. — Dominique Guidetti, *Castellamonte*. — Dominique Bragia, *Castiglione*. — Vincent Stara, *Pesaro*. — Don Evasio Delplani, *Torre Lombarda*. — Isabelle Vicini, *Saluces*. — Rose Aliberti, *Vinovo*. — Corinne Bezzi, *Lavagna*. — Catherine Artino, *Torazza*. — Florinde Bozzi, *Gorro*. — Véronique Martinetti, *Montanaro*. — Marie Palacino, *Vicoforte*. — Mathilde Graziani, *Quinto sur Mer*. — Laurent Testa, *Colma*. — Antoine Mistro, archiprêtre, *Frivignano di Campo*. — Albin Ciancia, *Milan*. — Ch. A. G. du séminaire diocésain de *Côme*. — Claire Ferguglia, *Sartirana*. — François Canna, *Novare*. — Gaëtan Righini, *Longastrino (Ferrare)*. —





ÉCHOS SALÉSIENS

du Congrès Eucharistique d'Orvieto
tenu les 5, 6, 7 et 8 septembre 1896.

Le jeudi, 14 janvier, une nombreuse députation conduite par S. G. Mgr. Bucchi-Accica venait présenter au Souverain Pontife ses hommages et ses remerciements pour le concours bienveillant et la protection si efficace que Sa Sainteté a bien voulu donner au mémorable Congrès Eucharistique tenu à Orvieto les 5, 6, 7, et 8 septembre 1896. La reconnaissance de Mgr. Bucchi-Accica, évêque de ce diocèse, avait appelé parmi les membres de cette députation un de nos confrères, Don Arthur Conelli, docteur en théologie, Supérieur du Collège Pontifical de sa ville épiscopale, qui fut, au dire d'un journal catholique, « l'âme de ce grand Congrès », dont il avait été nommé Secrétaire général. Léon XIII eut pour notre cher confrère des paroles empreintes d'une bonté toute particulière daigna lui manifester hautement sa satisfaction de la part que les Salésiens ont prise aux différentes réunions.

Cette bienveillance de N. S. P. le Pape nous impose l'obligation de réparer notre silence sur l'inoubliable Congrès d'Orvieto.

Nous n'avons pas certes l'intention de refaire l'histoire de ces assemblées dont les magnificences ont été chantées en toutes les langues par les journaux catholiques des divers pays. Nos chers Coopérateurs ont probablement lu un compte rendu, au moins abrégé, des décisions prises au cours des diverses séances, et des triomphes qu'a obtenus Jésus-Eucharistie. Mais fidèles à notre habitude constante de considérer les lecteurs du *Bulletin* comme des frères qui ont droit de connaître tout le bien qu'il plaît à Dieu d'opérer par la Congrégation salésienne, nous nous faisons un devoir de réparer notre oubli et de dire ici, mais très brièvement, à cette occasion, la part que les fils de Don Bosco ont eue à ces solennités.

Heureuse de se conformer aux enseignements de son bien-aimé Fondateur, notre Pieuse So-

ciété tient à ne rien épargner quand il s'agit du triomphe de Jésus-Hostie; et nos Coopérateurs ont vu bien souvent, « *des bambins guère plus hauts que leurs instruments* » (1) prêter le concours de leur talent naissant pour les processions, les adorations, etc., etc. S. G. Mgr. Bucchi-Accica, évêque d'Orvieto, savait quelle place occupe le T. S. Sacrement parmi les dévotions salésiennes quand il confia le Secrétariat général du Congrès à l'un de nos confrères, Don Arthur Conelli. Des quatre Commissions qui tinrent leurs réunions dans notre Maison, deux étaient présidées par des Salésiens: Don César Cagliero, procureur général à Rome de notre Pieuse Société; Don Laureri, Directeur de notre Maison de Rome, auquel échut encore l'insigne honneur de chanter, en présence de tous les cardinaux, archevêques et évêques, les gloires eucharistiques. Il va sans dire que la musique instrumentale et la maîtrise de notre Institut eurent aussi leur part de ces solennités. Un journal de la région a même fait observer, en parlant des élèves de notre Maison d'Orvieto « qu'ils donnèrent un grand exemple de modestie et de dévotion. »

A Dieu seul revient la gloire qu'il daigne tirer de notre bonne volonté. Mais nous devons rappeler à nos chers Coopérateurs que s'ils veulent être de vrais disciples de Don Bosco, ils doivent considérer l'Eucharistie comme la source de la piété, et la dévotion au T. S. Sacrement comme la première de toutes les dévotions, dont les pratiques principales sont la *Communione fréquente et fervente*, et les *visites* au moins quotidiennes à Jésus, prisonnier du Tabernacle.

Cette doctrine, dont notre bien-aimé Fondateur fut l'apôtre, a été solennellement confirmée dans ce Congrès, auquel on a vu avec bonheur quatre cardinaux, quarante-six archevêques ou évêques, parmi lesquels un du rite grec, Mgr Schirò; un évêque russe, envoyé par le Souverain Pontife lui-même, Mgr Simon; si-

(1) *Civiltà Cattolica* — Extrait de la relation officielle du Congrès Eucharistique, à laquelle nous empruntons tous nos renseignements.

gnalons aussi deux abbés mitrés et des Généraux d'Ordres religieux, entourés de l'élite du clergé d'Italie et de plusieurs autres nations.

* *

Ces grandes Assises eucharistiques furent couronnées par une solennelle *Académie* littéraire et musicale organisée en l'honneur des Congressistes. Cette splendide fête artistique fut donnée par les élèves du Séminaire d'Orvieto, sous la direction de leur Recteur, Don Matthieu Ottonello, prêtre de Don Bosco, docteur en théologie et docteur ès lettres; une partie de la maîtrise de l'Oratoire de Turin, sous la conduite du *maestro* Dogliani, aidait les séminaristes. Cette belle séance fut de tous points réussie; et ce que nous venons de dire du Congrès Eucharistique serait très incomplet si nous ne reproduisions un article de la *Gazzetta di Foligno*, où le rôle des artistes salésiens est convenablement mis en lumière.

« Je n'ai pas l'enthousiasme facile, écrit le correspondant de ce journal à Orvieto, et j'évite toujours l'exagération : mais l'*Académie* du 8 septembre a été une de celles qu'il est rarement donné aux grandes villes de voir. Si vous alliez penser à des chœurs puissants, à des poésies sentimentales ou autres *ficelles* de ce genre, vous seriez dans l'erreur. Cette séance fut un véritable régal de poésie et de musique, d'une durée de deux heures, mais qui ont paru bien courtes aux *dilettanti*. Quelques poésies, de la musique classique, et c'était tout.

Don Ottonello, Recteur du Séminaire, ouvrit la séance par un discours bref, concis, lumineux. Rien d'un accès de rhétorique, rien qui eut l'air de vouloir forcer les applaudissements : l'orateur exposa nettement le but de la réunion et conquit ainsi son auditoire dès les premiers mots. Le bilan de la poésie fut réduit à quatre pièces : l'italien, le latin, le français et le grec furent les seules langues employées ; le tout, d'ailleurs, très court, parfaitement tourné, d'une limpidité cristalline : les applaudissements n'en furent que plus nourris. La partie musicale fut un défilé historique de divers auteurs, depuis le XVI^e siècle jusqu'à notre époque, de Palestrina au *maestro* Fabbri, d'Orvieto, en passant par Marcello, Mendelssohn, et Rossini (1). Impossible d'apprécier dignement une

pareille musique : quand on a dit qu'elle fut exécutée dans la perfection, on a tout dit. La sûreté de goût qui a présidé au choix des morceaux a été surpassée encore par la virtuosité de l'exécution. M. Müller, directeur de l'école de chant de l'église *Dell' Anima*, à Rome, signala le mérite de la musique classique, donnant ainsi une leçon de sens musical délicat, tout en exposant les résultats excellents obtenus au moyen d'une Maîtrise que l'on n'eût jamais pu croire formée dans une ville de province. Le psaume de Justiniani, mis en musique par Marcello au XVII^e siècle, provoqua une véritable stupeur d'admiration, entraîna tout l'auditoire et fit en quelque sorte resplendir, aux yeux même des moins initiés, la variété des affections et des sentiments à l'aide desquels le grand compositeur a interprété la poésie du saint Roi David.

La strophe *O quam tristis*, de Rossini, était d'un tout autre genre. Elle fut chantée par un jeune ecclésiastique, d'une voix qui aurait pu être plus robuste, mais avec un sentiment très profond. Un *pizzicato* pour violons fut applaudi, et, sur la demande d'un grande partie de l'auditoire, dut être bissé, à raison, nous en sommes très sûrs, du mérite intrinsèque de l'œuvre et de l'habileté des exécutants : mais plus d'un autre morceau parmi ceux que portait le programme aurait dû, à notre avis, avoir le même honneur. Cette fête de l'harmonie fut couronnée par un splendide chœur à quatre voix — ténors, basse et baryton — composé par le *maestro* Fabbri, d'Orvieto, et exécuté sous sa direction. Les difficultés peu ordinaires dont ce morceau était hérissé furent enlevées avec une remarquable *maestria*. Des applaudissements vigoureux et interminables attestèrent hautement que l'auditoire choisi à qui une élite d'artistes venait de servir ce régal l'appréciait à sa juste valeur.

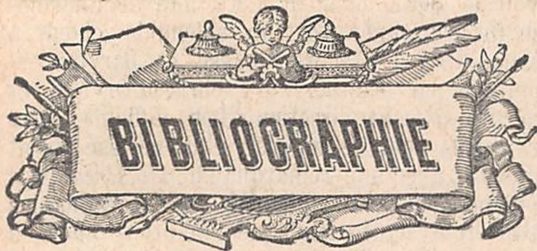
D'ailleurs, dans tous ces chœurs, dans ces solos, dans cette musique avec accompagnement

exécutèrent aussi l'*Ave Maria* pour ténor et basse, de Ramondi, la célèbre cantate de Stradella, *Pietà Signore*, et l'*O quam tristis et afflicta*, de Rossini, le *Domine non sum dignus* de L. da Vittoria, enfin la *Madre divina*, de Fabbri. Il va de soi que toute cette musique, de style strictement classique, est presque toute d'un caractère rigoureusement religieux. L'harmonie large et solennellement grave des chœurs, la succession savante des *tutti* et des solos, des mélodies élevées et des passages graves les *duetti*, les *terzetti*, les *adagios*, les fugues, formaient un ensemble d'une douceur si chaste et si sereine que l'âme n'en éprouve sûrement de semblables que dans ses colloques intimes avec Dieu. Ce chant était bien vraiment une prière qui, à mesure qu'elle montait sous ces voûtes augustes encore vibrantes des accents enflammés des orateurs du Congrès, faisait oublier les choses de la terre, en élevant les esprits et les cœurs jusqu'aux choses du ciel.

(1) A titre de curiosité artistique, nous tenons à donner le programme de cette fête délicate, afin que les connaisseurs puissent se faire une idée de l'attrait qu'elle offrait et du caractère intéressant qu'elle a revêtu. Outre le *Domine salvum fac* de Müller, le psaume XXVIII de Marcello (*Afferte Domino, filii Dei*), l'*Adoramus te* de Palestrina, et le *Caro cibus* de Mendelssohn, les artistes

ment d'orchestre, la note dominante fut toujours celle d'un goût fin, aristocratique, à l'allure calme et sévère de la vraie musique classique, sans que rien rappelât le fracas cuivré des grosses contre-basses et le crépitement du tambour, charmes habituels de tant de concerts à demi africains, dans lesquels chanteurs et exécutants s'évertuent à jouer ou à crier plus fort. Le mérite principal de cette solennité artistique revient assurément au Recteur du Séminaire, le distingué Don Ottonello qui, tout en se multipliant, fut en mesure de descendre avec le plus grand calme — signe certain d'une préparation impeccable — de la tribune où il venait de lire son discours d'ouverture, pour diriger un chœur de Palestrina et s'asseoir ensuite au piano, où il devait accompagner le *Stabat* de Rossini. Les applaudissements du public furent un hommage dû à bien des titres à l'illustre Salésien qui, éducateur de la jeunesse, fin lettré, musicien éminent, honore si grandement l'Institut auquel il appartient.

Quoique cette séance fût payante, elle comptait autant d'auditeurs qu'en pouvait contenir la salle. Au milieu d'un public choisi, on remarquait l'Éminentissime cardinal Manara, évêque d'Ancône, ainsi qu'un grand nombre d'archevêques et évêques. »



“*Præco Latinus*” — (Philadelphie — 1328 Spring Garden s. t. v).

Il s'agit d'un petit périodique rédigé en latin. Les éditeurs se proposent le but assurément louable de propager l'étude de la langue latine, voire même d'en faire, s'il est possible, la langue internationale.

L'article de fond expose les raisons qui militent en faveur de ce but; puis sont offerts quelques travaux originaux sur la langue latine: prose, poésie, traductions de quelques morceaux choisis de langues modernes.

Sans nous prononcer sur le résultat final de l'entreprise que poursuivent avec tant de zèle et de droiture d'intentions les rédacteurs de cette Revue, nous croyons cette publication très propre à vulgariser le plus possible l'étude du latin, qui est profondément cher à tout cœur catholique parce qu'il est la langue de l'Église. Les érudits trouveront sans nul doute dans le *Præco latinus* plus d'un article de valeur.



COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 décembre 1896 au 15 janvier 1897.

France.

†

- AIX : M. l'abbé E. Bert, *Aix-en-Provence*.
 ANGERS : M^{me} Marie Vannier, *Segré*.
 — M. Lachèse, *Angers*.
 AVIGNON : M^{me} la baronne Castillon de St.-Victor,
Ch^{eu} de Giry.
 BORDEAUX : M^{me} Marie Lossinot, *Talence*.
 CAMBRAI : M. Carlos Ducarin, *Cambrai*.
 FRÉJUS : M^{me} Palmyre Louandre, *Hyères*.
 PARIS : M. Claude-Marie Billon, *Paris*.
 — M. Victor Cuny, *Paris*.
 VALENCE : M^{lle} Marie Charles, *Romans*.
 — M^{lle} Blain, *Romans*.
 VERSAILLES : M^{lle} Marie Roger, *Poissy*.
 VIVIER : M. e Ch^{ne} Soulerin, *Aubenas*.
 — M. l'abbé Comaud, *Gravières*.

Etranger.

†

- ALLEMAGNE : M. l'abbé Restle, *Hundersingen*.
 — M. l'abbé Michel Beckert, *Wurzburg*.
 ITALIE : M^{lle} Marie Sibour, *Chambave*.
 — M^{me} Adèle Chollet, *Cremona*.
 — M. le Ch^{ne} Tommaso Moramareo, *Oastellaneta*.
 SUISSE : M. Victor, *Montel*.
 — M. Musard, *Fribourg*.
 Pater, Ave, Requiem.

†

Les recommandations devront être adressées à Don Le-moyne, 32, rue Cottolengo, Turin, avant le 15; celles qui arriveront après cette date seront retardées d'un mois. L'inscription sur cette liste est gratuite: quand une offrande accompagne la demande d'inscription, cette offrande figure toujours à côté du nom de la personne défunte, à moins que la famille n'ait exprimé le désir contraire. — Les prières désignées plus haut sont celles que Don Bosco récitait lui-même en apprenant la mort d'un membre de la Pieuse Société salésienne.

Mais comme il ne s'en tenait pas à ces faibles suffrages, les lecteurs du *Bulletin* se feront un pieux devoir de l'imiter. Les Coopérateurs prêtres voudront bien avoir de fréquentes intentions au saint Sacrifice de la Messe; tous les autres offriront des communions, des prières et des bonnes œuvres pour procurer le repos en Dieu à des âmes qui nous demeurent unies par les liens de la plus douce et de la plus forte charité.

Avec perm. de l'Aut. ecclésiast. - Gérant: JOSEPH GAMBINO
 1897 — Imprimerie salésienne.